Roman : ECOUTE MON CŒUR, par Léo Dartey JUILLET 1937

LE FILM

10c

Jacqueline Francell

"Certaines gens croient que tu es presque humain—"
"Si je l'étais, je fumerais à l'instant même une Sweet Caporal!"

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."—Lancet

JUILLET 1937
AU NUMERO .. .. 10 cts
ABONNEMENT $1.00

Entered as second class matter at the P. O. of St. Albans, Vt.

LE FILM

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE. LIMITEE
MEMBRES DE L'A. B. C.

Volume 17, No 12

975, RUE DE BULLION
MONTRÉAL, CANADA
Tél: PLateau 9635

Les Fidèles amis des Vedettes françaises

A tout seigneur tout honneur : Harry Baur aime les bêtes — et il aime les gens. Sur le terrain des histoires de chiens, il est imbattable ! Il y eut dans sa vie *Torpilleur*, un policier formidable qui vivait sur un bateau à Pornic, enchaîné au pied d'un mât, terreur des matelots, victime lui-même de la terreur qu'il inspirait. *Torpilleur* était condamné ; Baur le demanda, l'obtint sans peine et en fit le compagnon le plus dévoué, le défenseur le plus redoutable, simplement par la confiance et les bons traitements. A Noirmoutier, cela allait à merveille — mais quand *Torpilleur* vint à Paris, Baur vit le moment où il lui faudrait renoncer à toucher un mandat, à s'éclairer à la lumière électrique, à manger une côtelette. car avec une belle impartialité, *Torpilleur* terrifiait le facteur, le boucher, l'homme des compteurs et quelques autres . . . Baur le reconduisit à Noirmoutier, le donna à un propriétaire de ses amis, avec la manière de s'en servir, et tant que *Torpilleur* vécut, les enfants et les vaches de son maître furent bien gardés !

● Jane Renouardt et Fernand Gravey sont d'ardents amis « des clebs ». Ils ont élevé des terriers irlandais et possèdent encore *Anatole ;* des airedales, mais ne possèdent plus qu'*Harriet*. car une épidémie a dévasté leur chenil. Vous avez vu dans *Sept hommes et une femme* leur épagneul breton, *Iaou* ; lorsque ses maîtres sont revenus d'Amérique, il alternait entre les gémissements de joie et les regards de reproche . . .

● Annabella et Jean Murat ont un airedale, *Baby Djinn ;* ils avaient *Djinn* qui était magnifique, mais qui est tombé malade et qu'il a fallu piquer. Ils ont aussi *Poodie*, une petite caniche grise aussi légère qu'un bedlington. Cela ne me surprendrait pas si Annabella l'avait achetée à Stratford-sur-Avon, pays de Shakespeare, car l'inoffensive bestiole fait . . . beaucoup de bruit pour rien ! C'est aussi le cas du minuscule et braillard *Auguste* que Fernande Albany, femme de Charles Deschamps, a ramené . . . du Maroc !

● Meg Lemonnier et Maurice Goddet ont un grand briard et deux bassets noirs, *Dudule* et *Ttave* ; ils en avaient même un troisième, *Boniface*, qui n'a pas vécu. Meg a une charmante pékinoise rousse, *Titine* ; elle en avait trois autres et des oiseaux, mais, pendant un voyage, elle les a donnés en garde à sa maman . . . qui ne veut plus les lui rendre ! . . .

● Charles Vanel a perdu un boxer magnifique et un beau chat siamois. Pour l'instant, il possède en Eure-et-Loir, outre soixante moutons, des chevaux camargues et des chiens de ferme, un briard noir, *Gary*, que vous pouvez applaudir dans *Le Coupable* entre Pierre Blanchar et Gilbert Gil, et un cocker, *Kiki*. Autrefois Vanel, qui n'aimait que les gros chiens, déclarait que les petits n'étaient bons qu'à avoir la tête tranchée et à faire des tabourets ! Depuis que, grâce à *Kiki*, il connaît les cockers, il a abjuré cette erreur. Pierre Blanchar possède un chat, *Mickey*, qui n'obéit guère qu'à lui, enfin c'est ce qu'on dit dans la famille, mais il me semble qu'en vérité c'est Blanchar qui, comme les autres, se soumet aux caprices de *Mickey*.

● Gaby Morlay a une petite chienne bichon, toute blonde, que vous avez vue dans *Les Amants terribles* et qui s'appelle *Bibiche*, et un skye-terrier magnifique et mal commode, père de la *By* de Victor Francen et, sauf erreur, époux de la Lona ou de la *Sophie* de Marcelle Chantal et père de la *Julie* de Jean Wall.

● Renè Lefebvre, qui n'est tout à fait heureux qu'avec les animaux, a quatre ou cinq chevaux et une chienne étonnante de ligne et d'intelligence, *Laurie*, fille d'une policière et d'un lévrier. Georges Prieur ne se console pas de la perte d'une cocker. Vital aime son Ric comme le plus cher des amis. Gabriel Gabrio qui avait un fils de *La Bête errante*, un chien d'Alaska, nommé *Smoky*, a dû le faire abattre, mais possède encore deux chiens de garde, *Pinard* et *Sulphart*, un paon nommé *Napo* « parce qu'il crie Léon ! » et divers oiseaux. Maurice Maillot a un petit-fils de *La Bête errante*, un beau chien gris, fauve et noir, aux yeux curieusement cernés de blanc. Jean Gabin a trois chiens de chasse, qui sont en pension juste en face de chez lui chez un garde du bois.

● Alexandre Rignault, ce colosse de deux mètres, a pleuré comme un enfant la mort de son chien loulou et s'est depuis profondément attaché à un chat, que je crois de gouttière, mais qui est heureux et charmant. Le massif Roger Karl a une chienne minuscule qu'il tient en équilibre sur une seule paume. Marie Bell a eu jusqu'à cinq danois et un cocker ; il ne lui reste plus qu'un danois. Danielle Darrieux avait une guenon. Madeleine Ozeray, qui a un amour profond pour les bêtes, a offert un paon à sa mère avec le premier argent qu'elle a gagné au théâtre, et pleure devant les pauvres animaux du Jardin des Plantes. Aimos a un loulou blanc qui figure dans *Quatorze Juillet* et dont Raymond Cory a le fils. Cordy avait un lapin qui broutait son jardin, il l'a donné à son frère qui n'a pas de jardin. Alors le lapin a brouté les glands des fauteuils et le maître a pris l'habitude d'aller lui chercher de l'herbe. faut de pouvoir l'emmener en laisse au bois, mais personne n'a mangé le lapin ! . . .

(*Pour Vous*)

DORINGE

LES MOTS CROISES DU " FILM "

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication d'une longue série de problèmes de mots croisés exécutés expressément pour " Le Film ". Illustré d'une photo de vedette, chacun de ces problèmes portera en grande partie sur les choses du cinéma.

■

CE QUE PIERRE BLANCHAR PENSE DU " FILM "

Monsieur le directeur,

. . . Votre journal est admirablement fait et je suis particulièrement heureux de voir la place importante que vous y faites aux productions françaises.

Tout ce qui me parvient du Canada, par les lettres des spectateurs qui m'écrivent, respire toujours cette sympathie et cet attachement indéfectibles pour tout ce qui se rattache à la France, et l'un de mes plus chers désirs est de faire, un jour, un voyage au Canada pour pouvoir enfin y rencontrer tous ces frères et toutes ces sœurs inconnus.

Pierre BLANCHAR

Mona Goya

Ses plus récents films : " Juggernaut ", tourné à Londres avec Boris Karloff ; " Josette ", avec Fernandel ; " She Had What She Wanted ", film londonien, avec Rod LaRoque ; " François Ier ", avec Fernandel.

Pierre Blanchar L'inoubliable interprète de "Crime et Châtiment" et du "Coupable" vous adresse avec sa photo, ce message fort aimable : "Aux lecteurs du *Film*, avec mes plus vives cord'alités."

LES HEUREUX EPOUX DE HOLLYWOOD

DICK POWELL déclare à notre collaboratrice Louise Gilbert-Sauvage que le mariage n'entrave nullement la carrière cinématographique. Il n'a pas trente ans et déjà il a trouvé le bonheur...

...avec **JOAN BLONDELL**. Artiste de l'écran, elle connaît bien tous les exigences du métier. C'est dire que, mieux que toute autre, elle peut comprendre et aider son mari.

Un artiste doit-il se marier?

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE, correspondante du " Film " à Hollywood

Oui, répond Dick Powell à notre correspondante d'Hollywood. — La nécessité d'un foyer pour une étoile de cinéma. — Le travail devient doublement facile lorsqu'à deux l'on contribue à édifier un foyer et son succès. — L'opinion de Joan Blondell.

Depuis quelque temps il s'est versé beaucoup d'encre autour d'une polémique établie entre quelques vedettes de la ville du film. Le groupe des jeunes et celui des aînés dans la vie théâtrale se trouvaient ainsi divisés. Les uns opinaient pour le mariage, les autres, parmi lesquels se trouvaient et des seniors et des juniors, se rangeaient volontiers en faveur de la vie solitaire. Quelques voix se levèrent parmi les divers groupes et les déclarations les plus saugrenues furent émises.

Quelques sages eurent le courage de se déclarer ouvertement, après quinze ou vingt ans d'un premier et unique mariage, en faveur de la vie normale à deux.

C'est alors que je me suis trouvée, un beau matin, aux studios Warner Bros. On y filmait « *The Singing Marine* » dont le premier rôle est tenu par Dick Powell. Ce dernier chantait à pleine voix lorsque j'entrai dans les coulisses, et il avait l'air, ma foi, d'être heureux à plein cœur.

Et voilà que je me suis souvenue de la polémique sentimentale et que j'ai voulu interroger celui qui, il y a quelques mois n'a pas craint de « briser sa carrière » en s'engageant dans les liens du mariage. On sait qu'il est le mari de Joan Blondell, la jolie vedette de Warner Bros. Ils se sont connus au travail, et ils ont décidé, un jour, de laisser entrer la réalité du bonheur dans leur vie, après en avoir interprété le rêve sur l'écran.

« Oui, il faut se marier, répond tout de suite Powell qui ajoute : Je suis ce que l'on appelle ici un homme courageux ; l'on a l'habitude des divorces à Hollywood, des unions qui se dénouent parfois avant que la publicité ait eu le temps d'ébruiter tous les petits scandales qui aident aux séparations.

« Mais ne vous y trompez pas, mon courage n'est qu'apparent, celui de Joan de même. Nous nous sommes mariés après avoir compris tous les deux que l'amour est la condition du bonheur.

« Cet amour, nous l'avons voulu fort de toute notre jeunesse, et nous avons compris que le mariage nous aiderait à monter tous les deux vers ce que nous attendons de la vie : le succès. »

« Et comment vous est venu ce projet d'union ? Vos goûts sont-ils identiques ? »

« Comment vient l'amour, madame ? Cela est un des mystères que je n'ai jamais voulu approfondir, fait en riant la vedette de Warner Bros. Mais nous avons un jour convenu que pour nous l'existence à deux, cette union de deux êtres, de deux âmes dans le mariage nous apporterait le bonheur.

« Cependant, nous n'avons pas été élevés de la même manière ; nos goûts ne sont pas tous les mêmes. Alors que j'aime à faire parfois la partie de bridge, Joan abhorre ce petit sport des cartes. Je possède toute une garde-robe bien fournie. Joan n'aime rien tant qu'une garde-robe réduite à sa plus simple expression. Elle ne possède à la fois qu'une couple de toilettes du soir et ne s'inquiète pas des formules de beauté. »

« Et que préférez-vous chez Joan ? »

« Sa gaieté, son optimisme et son amour de la vie simple. Cet ensemble de qualités rend notre home, qu'elle a décoré elle-même, le nid où j'aime à vivre et à me reposer après les longues séances de répétitions ou de jeu. Nous aimons tous les deux la campagne ; Joan est donc pour moi, dans la vie comme au cinéma, une partenaire incomparable. »

Dick Powell n'a pas trente ans ; Joan Blondell est sa première femme. Il mesure six pieds et pèse 172 livres. Il possède un beau talent de chanteur que l'on appréciera dans son prochain film qu'il vient de terminer pour la Warner.

Joan Blondell mesure cinq pieds quatre pouces. Elle ne s'astreint à aucun régime alimentaire et pèse environ 115 livres.

■

« *Slave Ship* » restera comme l'un des films les plus réalistes de 1937. L'action se passe à bord d'un de ces bateaux qui autrefois transportaient les esclaves d'Afrique. La vie n'y était pas rose, comme on le pense. En tête de la distribution, Warner Baxter, Wallace Beery et Elizabeth Allan.

■

Le plus grand chasseur d'autographes, à Hollywood, est un industriel. Plutôt que de se faire introduire auprès des artistes, il préfère les prendre à l'improviste : cinq jours par mois, il attend à la porte des studios et il essaie de reconnaître les acteurs dans leur costume de ville. Il paraît que c'est un sport fort agréable...

MIRIAM HOPKINS

Lisette Lanvin

Avec Pierre Blanchar, Gilbert Gil et Line Noro, Lisette Lanvin vient de tourner " Une femme sans importance ", tiré d'une œuvre d'Oscar Wilde.

QUELQUES INSTANTS AVEC...

GABY MORLAY

par JULIETTE CABANA

(Correspondante du FILM à Paris)

— Qu'aimez-vous, Mademoiselle Gaby Morlay ? — J'adore mon métier, Bibiche et les fleurs blanches.

"MADAME, un autographe ! Madame, signez-moi cette photo, s'il-vous-plaît ? . . . »

Ils sont si nombreux autour d'elle, à sourire, à quémander, qu'elle ne sait plus à qui répondre.

— Vite, je vous en prie, je suis tellement en retard !

Et vive, nerveuse, vêtue d'un simple costume tailleur gris et coiffée d'une cloche de feutre marine, Gaby Morlay écarte gentiment ses admirateurs et admiratrices et entre en courant dans sa loge.

Cette scène se passe dans le couloir du Théâtre de la Madeleine où Gaby Morlay incarne le rôle de la Reine Victoria dans une pièce anglaise adaptée à la scène française par M. André Maurois.

Mademoiselle Morlay m'a donné rendez-vous au théâtre avant la représentation. Serais-je reçue ?

D'un geste discret, l'habilleuse m'invite à entrer.

La grande vedette, assise devant sa coiffeuse, ajuste minutieusement sur sa chevelure brune une perruque châtain aux bandeaux plats, qui la fera ressembler à la Reine Victoria à dix-huit ans.

Je ne perds pas de temps et demande aussitôt :

— Etes-vous née à Paris, Mademoiselle ?

— Halte ! me dit Gaby Morlay. Cela ne regarde pas les lecteurs. C'est mon jardin secret et je le garde. Je vous dirai tout ce que vous voudrez sur ma carrière théâtrale, sur mes films, sur mon chien, mais je ne veux à aucun prix que ma naissance et mon enfance soient « épluchées ».

Puis-je la blâmer de sa réserve ? Non, bien qu'elle me désappointe un peu.

Je dois donc m'en tenir strictement au domaine que la grande actrice vient de délimiter elle-même : sa carrière. Elle ne manque pas d'intérêt car elle est féconde.

Mlle Gaby Morlay débuta au théâtre à l'âge de quinze ans et demi. Elle devait gagner sa vie.

Ses débuts furent très difficiles. Elle voulait arriver, elle voulait s'imposer, et uniquement par son talent. Elle travailla d'arrache-pied et elle connut le succès, la gloire. Elle devint vedette.

Vedette, elle ne se repose pas sur ses lauriers. Elle travaille plus que jamais. Elle ne joue pas ses rôles, elle les vit, et c'est là le secret de son succès.

Elle incarne si bien ses personnages qu'un jour qu'elle jouait *Après l'Amour* (pièce d'Henri Duvernois), au troisième acte une rumeur intense s'éleva dans la salle en apprenant que l'héroïne (Gaby Morlay) était morte. Voilà des réactions du public qui ne trompent pas. Voilà le théâtre, le vrai.

Sa carrière cinématographique n'est pas moins glorieuse que sa carrière théâtrale. Vit-on jamais artiste plus gavroche que Gaby dans « *Faubourg Montmartre* », plus sentimentale que dans « *Nous ne sommes plus des enfants* », plus amusante et naturelle que dans « *Les amants terribles* », et enfin plus émouvante lorsque déchirée entre la tendresse et la passion elle ne sait pour quel sentiment opter dans « *Nuits de Feu* ».

Et lorsque je la complimente de son interprétation si humaine de ce dernier rôle elle me dit :

— Ce n'était pas parfait. Attendez « *Le Messager* », de Bernstein, que je tourne en ce moment. Ce sera beaucoup mieux.

Son dernier rôle est toujours celui qu'elle préfère.

— J'ai créé cette pièce au *Gymnase*, ajoute-t-elle, il me semblait que je la

(*Lire la suite page* 41)

"Pour les lecteurs du "Film", avec ma sympathie." — Gaby Morlay.

Freddie Bartholomew **Comme tous les Anglais, ce jeune artiste a appris dès son jeune âge à aimer les animaux. Son dernier film : " Captain Courageous ", remporte un vif succès.**

LE PORTRAIT DE "L'HOMME DE FER"

WILLIAM HAADE

Son premier rôle à l'écran aux côtés de Edward G. Robinson et Bette Davis dans "KID GALAHAD"

par CHRISTO CHRISTY

D'UNE vie obscure où il trouvait son bonheur entre sa famille et son travail, William Haade est soudainement devenu une figure publique et la personnalité la plus discutée sur la scène de New-York.

Accoutumé aux bruits incessants de la clameur confuse qui monte du large abîme qu'est le « *great white way* », cet homme à la stature herculéenne n'avait jamais songé qu'un soir, il serait en tête de la distribution d'une nouvelle pièce à New-York, où tant d'acteurs professionnels chômaient.

J'avais un rendez-vous avec M. Haade et je devais le rencontrer au studio de M. DeBellis, photographe de New-York. C'était un jour pluvieux et gris ; il arriva vêtu d'un vieil habit, portant une casquette défraîchie sur ses yeux. Pendant qu'il était un ouvrier, s'il avait porté une casquette aux jours de pluie et qu'il se trouvait heureux ainsi, pourquoi porterait-il une autre coiffure seulement parce qu'il était devenu l'étoile d'une pièce du Broadway ?

Né à New-York en 1903, sur la 66ième rue à l'Ouest, entre Amsterdam et West End Avenue, son enfance a été comme celle de plusieurs autres enfants de modeste condition. William Haade, quand il était bambin, a connu des heures sombres. Il a vendu des journaux dans les rues de New-York afin d'apporter plus d'argent à la maison. De pareilles expériences, il semble, sont le lot de ceux qui sont appelés à devenir acteurs.

Charlie Chaplin, Eddie Cantor et plusieurs autres ont eu la même expérience. Chaplin était l'homme le pius pauvre sur la terre, aujourd'hui il est l'un des plus riches. Cantor était un chanteur des rues, aujourd'hui il est célèbre.

William Haade est de la même école, avec cette différence qu'il n'a jamais rêvé ou désiré d'autre carrière que celle d'un ouvrier consciencieux. Jour après jour, il trouvait que sa vie était assez mouvementée sur les hautes constructions auxquelles il travaillait.

William Haade est père de deux fils, William, jr., et Edouard, âgés respectivement d 10 et 8 ans. Il est gradué de l'école paroissiale des Frères des Ecoles Chrétiennes. Il mesure six pieds et deux pouces.

Après ses débuts sur la scène l'automne dernier, plusieurs journalistes et reporters essayèrent d'en obtenir une entrevue. Convaincu qu'il n'avait encore rien fait dans ce domaine, il ne vit aucune raison justifiable de satisfaire la presse. C'est un personnage modeste et il parle très peu de lui-même ou de son passé et s'il le fait, c'est avec une si grande humilité que nous sommes forcés de l'admirer.

Il me disait, après que plusieurs compagnies du cinéma lui eussent fait des offres de contrats, que s'il allait à Hollywood, il emmènerait avec lui un ami de sa classe (un ouvrier comme lui) à qui il pourrait parler avec aise et se sentir lui-même.

William Haade est un homme simple et, comme tous les hommes de cette rare catégorie, lui qui possède des muscles si puissants, il se sent incliné vers l'humanité avec une certaine sollicitude qui s'exprime par un ardent désir de protection pour ses frères moins favorisés.

A dix-sept ans, il s'engagea dans la marine américaine pour deux ans. Il servit donc sur le destroyer *Mayflower*. Il s'engagea comme chauffeur, et degré par degré, il monta à une meilleure situation. Après six mois, il devint ingénieur en chef.

Et de là, ouvrier sur les constructions d'acier, profession dont il a toutes les raisons d'être fier.

Et c'est là que Norman Bel-Geddes rencontra William Haade, quand il cherchait un vrai personnage pour remplir le premier rôle dans la pièce « *Hommes de Fer* ». Ils se rencontrèrent sur

(*Lire la suite page* 41)

WILLIAM HAADE en compagnie de M. Christo Christy ; le bon géant a fait de grands éloges du " Film ".

Photo de ALICE FIELD dédicacée au "Film" et à ses lecteurs canadiens.

ALICE FIELD

ALICE FIELD naquit à Alger, un 6 septembre, de père toulonnais, né lui-même d'un père corse, et de mère espagnole. Elle a gardé de ses origines un goût profond de la mer et du soleil. Quand on a ça et un grand amour, la vie est belle. Elle aime recevoir des lettres, l'opinion des spectateurs l'intéresse quand elle la sent sincère. Adresse : 7, rue Cognacq-Jay, Paris.

Yeux noisette. Cheveux châtain clair, blondis pour la scène et l'écran. Garderait leur teinte naturelle et un visage sans fard, si elle vivait à la campagne ; c'est ce qu'elle fait quand, en chandail et pantalon de flanelle, elle est sur son bateau. Sa coquetterie est surtout fonction de son métier. Douce dans l'ensemble, explosive à l'occasion. Une ou deux rancunes très tenaces, mais il faut que ce soit vraiment grave, sinon ses origines corses jouent peu. Véridique. Indépendante, mais aime offrir son indépendance en cadeau. Fait à un régime très sévère de fort rares exceptions, pour un gâteau ou une coupe de champagne, pas pour des plats cuisinés. Fait un peu tous les sports, sans avoir le temps de s'y perfectionner, comme elle voudrait : patin à glace, ski, avion, cheval. Nage depuis l'âge de cinq ans. Lit beaucoup, surtout Racine. Aime le blanc et le bleu, les lions et les tigres, animaux vigoureux et musclés, impropres à l'existence parisienne. Aime les enfants . . . bien élevés ! Espère avoir un garçon, au moins.

Études à Alger. Commence la comédie à huit ans et demi. Vient à Paris à quatorze ans et demi. Conservatoire. Continue en même temps ses études littéraires. Classe de comédie Raphaël Duflos. Démissionne avec Boyer, Blanchar et Ledoux. Débute aux Variétés ; joue trois ans les ingénues comiques au Palais-Royal, notamment à côté de Max Dearly. Premier rôle dramatique avec Cora, à la Renaissance. Puis, Méré lui confie un grand rôle dramatique dans *Shanghaï* et sa carrière s'engage dans une voie nouvelle. Crée *Cette vieille canaille, Papavert, Ludo, Trois et une, Fontaines lumineuses.* A la passion du théâtre, mais aussi celle de l'écran.

Son interprétation de *Shanghaï* lui vaut de tourner *Atlantis*, que suit *La Maison de la Flèche.* Vient ensuite *Le Refuge*, tourné en Corse avec Mathot. Puis, à Berlin, *Vous serez ma femme* Au retour, *Monsieur le Duc* et *Le Coffret de laque, La Femme nue, Théodore et Cie, Les Ailes brisées, Cette vieille canaille, La Cinquième Empreinte, La Reine de Biarritz, La Rosière des Halles, Un soir de bombe*, etc.

■

La vocation de Lucien Baroux

Sait-on que c'est pendant la guerre que s'est révélée, que s'est pour le moins orientée la vocation de l'excellent comédien qu'est Lucien Baroux ? Au cours d'un « repos » en deuxième ligne, la compagnie dans laquelle il servait avait organisé l'un de ces spectacles que les soldats donnaient eux-mêmes. Lucien avait à jouer un petit rôle comique de composition, genre dans lequel il est devenu depuis, sans doute, notre meilleur interprète. Il joua donc ce bout de rôle avec une aisance, une facilité qui enchanta ses compagnons. Or, l'un d'eux était le soldat de 2ième classe, Jacques Deval. Ce dernier comprit si bien son talent extraordinaire que, dès sa démobilisation, il lui proposa de jouer dans la pièce qu'il venait de monter et qui n'était autre que « *Une faible femme* ». Depuis, Baroux, tant à la scène qu'à l'écran, a fait la joie de milliers de spectateurs.

■

"MA PETITE MARQUISE"

Un film conte bleu pour ceux qui aiment les spectacles à la fois intéressants et parfaitement moraux. En voici l'histoire :

Une usine de chocolat marcherait si l'on renouvelait un matériel usé. Ses propriétaires, deux frères, refusent d'emprunter, et ne veulent pas non plus vendre leur affaire au riche chocolatier Cormier, leur concurrent, qui va chercher à les couler pour racheter à bas prix.

Mais l'amour se mettra en travers de son vilain projet, car la fille Cormier épousera le frère aîné des chocolatiers rivaux.

Cela est joué gaiement par Josseline Gael, Bervil, Fernand Fabre, etc.

RAYMOND CORDY

Nous sommes nés (je dis *nous*, car je suis jumeau) à la fin de l'autre siècle, je n'ai rien fait de transcendant pendant au moins dix ans ; ensuite à l'école j'ai continué ; la guerre a surpris mes 15 ans ; en 1916 je m'engageais . . . dans une troupe théâtrale pour une tournée à Madagascar, La Réunion, Ile Maurice · à mon retour un autre contrat m'attendait ; le Colonel du 155e Régiment d'Infanterie à Saint-Brieuc avait besoin de mes services ; je me rendis donc à son aimable invitation.

Libéré en 1921, j'ai fait un peu tous les métiers, camionneur, brocanteur, marchand de voitures, livreur, figurant de cinéma, un peu de théâtre, chauffeur de taxi ; c'est dans cette dernière occupation que j'ai eu la chance de rencontrer René Clair ; il tournait *Le Million*. Ensuite j'ai tourné *A nous la Liberté*, *14 juillet* et quantité d'autres films dont 14 dans un rôle de chauffeur et 11 dans celui de soldat.

J'adore tous les sports mais suis paresseux pour certains.

J'aime recevoir des lettres mais n'aime pas répondre.

Je préfère mon coin de feu au plus beau dancing et ma pipe aux cocktails.

Je suis heureux de partir en voyage, mais suis ravi de rentrer, car les plus beaux pays du monde ne me font pas oublier ma tour Eiffel et ma banlieue.

■

Ce qui luron de RAYMOND CORDY a ainsi dédicacé sa photo : " Pour *Le Film*, avec mon souvenir amical et mes compliments pour cette belle publication canadienne ".

La distribution du

"SCHPOUNTZ"

Le nouveau film de Marcel Pagnol

Marcel Pagnol mène de front, on le sait, la réalisation de deux films.

Alors qu'il terminait « *Regain* » qu'il a tiré du roman célèbre de Jean Giono, il continuait les prises de vues du « *Schpountz* », d'après un scénario original qui est une satire des milieux cinématographiques.

Le rôle principal est dévolu à Fernandel. Le grand comique vient de créer dans ce film un personnage à la fois humain et burlesque qui comptera parmi les meilleures compositions de son extraordinaire carrière.

Auprès de Fernandel, il y a Orane Demazis que l'on verra cette fois sous un angle nouveau. La remarquable artiste, qui sut tirer tant de larmes des spectateurs, se présentera sous l'aspect d'une *script-girl*. Et cela est assez inattendu.

Le reste de la distribution a été confié à des comédiens de valeur parmi lesquels il faut citer tout particulièrement : Pierre Brasseur, Léon Belière, le remarquable Vattier qui a rendu célèbre la silhouette de M. Brun dans « *Marius* », « *Fanny* » et « *César* ».

Il faut citer encore Jean Castan, Odette Roger et Dumiel.

La consonnance curieuse du titre de ce film étonnera les spectateurs, mais, sans aucun doute, ce mot quelque peu ésotérique saura prendre sa place dans le langage populaire, quand Fernandel aura rendu célèbre son personnage. Comme l'on dit à Marseille : « C'est un fada », on dira : « C'est un Schpountz ».

Un dialogue de Marcel Pagnol avec Fernandel et Orane Demazis à la tête d'une troupe d'excellents comédiens, voilà qui promet un très grand succès.

Rappelons la distribution de : « *Regain* » : Fernandel, Orane Demazis, Marguerite Moreno et Gabriel Gabrio, Mathis, Henri Poupon, Blavette et Odette Roger.

"SOEURS D'ARMES"

Léon Poirier qui, en France, est peut-être le réalisateur le plus éclectique, et qui avec son dernier film « *L'Appel du Silence* », obtint le Grand Prix du Cinéma, une production qui fait le plus grand honneur au cinéma français, va bientôt entreprendre la réalisation d'une nouvelle production : « *Sœurs d'Armes* » qui retracera les principaux épisodes de la vie toute d'abnégation, de Louise de Bettignies. L'existence héroïque de cette femme qui pendant la grande guerre, à la frontière franco-belge, sut rendre des services inappréciables aux alliés, sera rendue d'une façon très véridique. Jeanne Sully, de la Comédie Française et Josette Day seront les principales interprètes féminines de « *Sœurs d'Armes* ».

YVETTE LEBON

■ René Jayet donnera ces jours-ci le premier tour de manivelle de « *Passeurs d'Hommes* », d'après un roman de Martial Lekeux. L'action de ce film se déroulera en grande partie à la frontière hollando-belge en 1916-17. La distribution de «*Passeurs d'Hommes* » comprend Constant Remy, Jean Galland, Junio Astor, Paul Azaïs et Pierre Labry.

■ Pour tourner une des scènes capitales du film « *Le Chant du Printemps* », il fallut reconstruire le théâtre de l'Opéra de New-York tel qu'il existait en 1875

Jean Choux a mis en scène le film " *Paris* ", dont les vedettes sont HARRY BAUR et RENEE SAINT-CYR. Cette production, par ses belles vues de Paris, intéressera tous ceux qui n'ont pas eu le plaisir de visiter la capitale du monde français.

NOUVELLES DES STUDIOS FRANÇAIS

■ On a enregistré l'accompagnement musical écrit par le compositeur Jacques Dallin pour le film de Maurice de Cannonge « *Boulot aviateur* ». Rappelons que ce film était précédemment intitulé « *Fripons, Voleurs et Cie* » et qu'il est interprété par Michel Simon, Robert Arnoux, Jean Tissier, Abel Jacquin, Pierre Moreno, Robert Ozanne, Jacqueline Daix, Jeanne Fusier-Gir, Gisèle Delbart, Lisette Missler et Marguerite Moreno.

■ Henri Decoin achève aux studios Tobis la réalisation de « *Mademoiselle ma mère* », d'après la fine comédie de Louis Verneuil, Danielle Darrieux (Mme Henri Decoin) interprète le rôle principal. Alerme, Pierre Brasseur, Larquey, Arnoux font également partie de cette production.

■ Aux studios de Joinville, Tourjansky achève « *Le mensonge de Nina Petrovna* », dont l'ambiance évoque tour à tour Saint-Pétersbourg et la Vienne impériale. Fernand Gravey en est le principal interprète avec l'artiste italienne Isa Miranda.

■ Lily Damita va faire sa rentrée à l'écran français. C'est dans « *Escadrille* », un film tiré d'un scénario original de Jean Michel Renaitour, que nous verrons Lily Damita. Max de Vaucorbeil qui réalisera cette production dont le titre seul indique que l'aviation y aura une large part, donnera le premier tour de manivelle au Maroc, où les extérieurs seront tournés.

■ Avec « *Citadelle du silence* », Marcel l'Herbier va réaliser une œuvre d'envergure. Annabella en sera l'héroïne dans un rôle absolument nouveau pour elle, encadrée du puissant comédien qu'est Pierre Renoir et du séduisant jeune premier Bernard Lancret.

■ Maurice Cammage a commencé son nouveau film : «*Mon député et sa femme* », adapté par Daniel Norman de la comédie de Robert Bodet. En tête de la distribution viennent Pauley, Suzane Dehelly, Tramel, Mireille Perrey, Ginette Leclerc, André Roanne et Jean Dunot.

■ Fernand Rivers tourne la comédie de Louis Verneuil : « *Le Fauteuil 47* ». Il a engagé pour l'un des rôles principaux Denise Bosc qui débutera en bonne compagnie puisque les vedettes du « *Fauteuil 47* » sont Raimu, Françoise Rosay, André Lefaur et Henry Garat.

■ André Berthomieu entreprendra bientôt la réalisation de « Porte Veine » (titre provisoire), d'après un scénario original de Jean Guitton avec pour principal interprète masculin Lucien Baroux.

■ Roger Richebé donnera le premier tour de manivelle de « *L'Habit Vert* », la pièce fameuse de Robert de Flers et Caillavet, dont Louis Verneuil vient d'achever l'adaptation. La distribution du film ne comportera pas moins de six vedettes. Cinq d'entre elles sont déjà connues ; ce sont : Elvire Popesco, André Lefaur, Victor Boucher, Jules Berry et Larquey.

■ Aux Saintes-Marie de la Mer on tourne les extérieurs du film tiré du roman de Jean Richepin : « *La Fille à l'Ours* ». C'est Jean Choux qui dirige la mise en scène. La musique est d'Arthur Honegger.

■ Très prochainement Marc Allégret va partir en extérieurs pour réaliser « *La Dame de Malacca* », tiré du célèbre roman de Francis de Croisset. On sait que la vedette féminine de ce film est Edwige Feuillère, mais de nouveaux engagements viennent d'être signés. Ce sont ceux de Jacques Copeau, Gabrielle Dorziat, Jean Wall, Betty Dausmond et Debucourt.

■ Charles Vanel, rentré du Sud algérien, où il a tourné les extérieurs de « *Légion d'Honneur* », est actuellement en Camargue où se poursuivent les prises de vues de ce film que dirige M. Gleize.

■ D'après un scénario de Jacques de Benac, on va réaliser « *L'Aigle du Nil* », film qui évoquera à l'écran l'épopée africaine groupant ainsi le Directoire, la bataille des Pyramides Saint-Jean d'Acre, Aboukir, etc. C'est Albert Dieudonné qui créa le rôle de *Napoléon* dans le film de Gance qui incarnera *Bonaparte*. Viviane Romance sera *Pauline Fourès*.

■ Qui n'a lu les aventures d'Arsène Lupin racontées par Maurice Leblanc ? On en a tiré un film plein de verve : « *Arsène Lupin détective* » ; Jules Berry y est un Lupin fort habile. A ses côtés, Suzy Prim, Rosine Deréan, Suzanne Dehelly, Mady Berry, Signoret, Tommy Bourdelle, Aimos. C'est le dernier film du regretté Signoret.

■ « *Les Hommes sans Nom* ». C'est un des chefs les plus aimés de la Légion Etrangère, le Colonel de Corta, qui revivra dans « *Les Hommes sans nom* », sous les traits de Constant Rémy. Cet artiste a été choisi d'après le désir exprimé par l'auteur du scénario, Jean des Vallières, qui est lui-même le beau-frère du Colonel. Jean Vallée, le metteur en scène du film, n'a rien négligé pour se rapprocher de la vérité et il s'est documenté avec soin auprès des personnalités les plus qualifiées. Il a d'ailleurs reçu le meilleur accueil et les plus précieux concours auprès du Général de Loustal, commandant la région de Marrakech et de tous ceux de la Légion.

■ On croit généralement que les films français sont dédaignés aux Etats-Unis. La French Motion Pictures Co., qui les distribue en ce pays voit ses affaires augmenter chaque mois. Son président, M. J. S. Tapernoux, vient de publier un rapport fort intéressant. «*La Maternelle* », après de nombreuses semaines sur le même écran new-yorkais, a été montrée dans toutes les villes américaines ; ce film a même passé plusieurs semaines, avec sous-titres espagnols, au théâtre Belasco, salle consacrée exclusivement aux films de langue espagnole. Mentionnons aussi « *Knock* », « *Un grand amour de Beethoven* », « *Club de femmes* », « *La tendre ennemie* », « *Kermesse héroïque* », « *L'Homme de nulle part* » ; toutes ces productions sont sans cesse réclamées dans les grandes unisités américaines, où l'étude de la langue française est très en honneur.

MAURICE LAGRENEE fut un Inspecteur Grey flegmatique et habile.

■ Voici la distribution de « *A nous deux, Madame la Vie* », film d'Yves Mirande : Simone Berriau, André Luguet, Jean-Louis Barrault, Raymond Aimos, Thérèse Dorny et Georgel.

■ Valentine Tessier, qui fut une inoubliable doctoresse dans « *Club de Femmes* », joue régulièrement sur la scène du Gymnase. Nous la verrons désormais plus souvent à l'écran puisqu'elle a refusé tout engagement au théâtre pour la prochaine saison.

ROBERT LEFLON

■ Dans « *Nuits de feu* », l'on verra un grand ballet réglé par Serge Lifar lui-même. Ce film est un beau drame où Gaby Morlay déploit tous ses talents. Sa déposition en cour de justice est particulièrement émouvante. En plus de Gaby Morlay, la distribution comprend quelques noms « à affiche » : Victor Francen, Signoret, Georges Rigaud, Madeleine Robinson. Cette dernière est une nouvelle venue au cinéma français.

■ Nous reverrons Henry Garat dans «*L'Amour veille*». C'est un film vraiment « Henry Garat » : léger, fantaisiste, romanesque. « *L'Amour veille* » sera donc très estimé des jeunes spectatrices... La partenaire de Garat est Jacqueline Francell.

■ Dans « *Les perles de la couronne* », Cécile Sorel fait ses débuts au cinéma parlant. Quant à ses débuts au théâtre, ça fait belle lurette qu'ils ont eu lieu...

ELSE ARGAL

DEUX "JUMELLES"

Sonja Henie et Shirley Deane

Ces deux jeunes vedettes de la 20th Century-Fox pourraient fort bien passer pour jumelles. Avec le maquillage, qui tend à standardiser les figures, ce petit jeu des ressemblances devient facile. Sonja Henie — née Greta Muller — est une Norvégienne qui depuis plusieurs années est la reine incontestée du patinage de fantaisie. On l'a surnommée la Fée de la Glace : elle a vraiment créé, dans les étincelles du patin, une poésie de la souplesse et de la fantaisie.

BELLES JAMBES et BEAUX COSTUMES

(En haut) PAT PATERSON, ANN SHERIDAN et JEAN PARKER
(En bas) JUNE DAVIS et CAROL HUGHES

Irene Dunne

Une grande artiste que les producteurs oublient trop souvent. De "*Back Street*" à "*Theodora Goes Wild*", son talent lui a valu sans cesse de nouveaux admirateurs.

Ecoute mon Coeur...

Roman d'amour, complet

par

LÉO DARTEY

Suzette Darfeuil hésita un instant avant de sonner à la grille seigneuriale de la Berneray.

— Tout de même, pensa-t-elle, c'est un peu risqué ce que je vais faire !

Puis, avec une subite décision de jeune fille très sport :

— Bah ! fit-elle, désinvolte, ils ne me mangeront pas !

Et, ayant agité la grosse cloche, elle demanda délibérément au garde qui venait à elle :

— Est-ce que M. Maugrève est là ?

L'homme regarda son minois frais et éveillé, de l'air de quelqu'un qui n'en peut croire ni ses yeux, ni ses oreilles. Précipitamment, il riposta :

— Non. Oh ! non, mademoiselle, il n'est pas là. Mademoiselle est à la maison, elle...

—Eh bien ! alors, je verrai Mlle Maugrève, puisque son frère est absent, dit la jeune fille.

— Ah ! dit le gardien, de plus en plus surpris. Vous voulez voir mademoiselle ?

Son air effaré amusa Suzette.

— Ah ça ! pensa-t-elle, m'a-t-il prise pour un flirt du beau Gérard ?

Tout haut, elle acheva :

— Je peux tout aussi bien faire la commission dont je suis chargée à Mlle Maugrève...

— Ah ! bon. Ah ! bien, fit-il d'un ton rassuré. Alors, comme ça...

Il daignait enfin ouvrir la grande grille. La jeune fille pensa et son amusement s'en augmenta :

— Mais il a tout à fait l'air d'un dragon chargé de veiller à la vertu du maître de céans ! Ce qu'on dit de la Berneray est-il donc vrai ? Mlle Sylvia séquestrant son frère pour lui éviter toute occasion de convoler en justes noces avec une jeune fille des environs ?

Elle se mit à rire toute seule en montant la longue allée ombragée qui conduisait à la maison après que le garde l'eût annoncée de deux coups de cloche.

Mais à ce moment le ronflement d'un auto la cloua sur place. De loin, elle vit s'avancer la longue voiture vert amande, bien connue en ville pour celle du fils Maugrève, et elle ne put s'empêcher de constater :

— Pour un séquestré il a le droit de sortir... mais n'empêche que le garde m'avait dit qu'il n'était pas là... La consigne est-elle de lui, ou de sa sœur ?

Cette retraite, un peu farouche, ou très timide, dans laquelle vivait le jeune Maugrève était le petit mystère et le sujet de tous les potins de la société du pays.

Riche, intelligent, cultivé et fort joli garçon, Gérard Maugrève représentait un des plus beaux partis des environs. Mais dès qu'il eut atteint une quinzaine d'années, sa sœur très aînée, Sylvia, qui l'avait élevé avec un dévouement infatigable, depuis la mort prématurée de leurs parents, s'était ingéniée à l'isoler du reste du monde, à le garder près d'elle dans une presque totale solitude, avec un égoïsme forcené, que, seule, pouvait excuser sa tendresse exigeante.

Etait-ce timidité réelle, sauvagerie, ou horreur du monde inculquée par son éducatrice, mais Gérard était resté à l'écart, ne se mêlant jamais à la jeunesse des environs, évitant les jeunes filles, fuyant les réunions mondaines et sportives.

A part le travail absorbant d'armoiries auquel il se livrait : « Travail de chartiste ou de bénédictin », disait souvent son ami, le docteur Maurice Labat, sa seule distraction était la promenade en auto, au gré des longues routes solitaires, dans la superbe voiture due à la générosité de sa sœur.

Souvent, on le voyait passer comme un bolide en ville, tête nue, regard intelligent, au volant de la voiture puissante et rapide comme une bête de proie, et les mères de famille avaient des regrets que, tout bas, les filles se communiquaient avec plus de franchise :

— Quel malheur, hein, que sa vieille toquée de sœur le séquestre ainsi ? Ça ferait un chic mari, ce petit Maugrève !

Une légende était née. C'était Mlle Maugrève, bien sûr, qui empêchait le jeune homme de fréquenter le monde et l'isolait, par jalousie d'affection et de pouvoir.

Accoutumée à gouverner la Berneray, comment aurait-elle accepté, à quarante ans, d'en partager la direction avec une jeune femme ?

Mais, tout de même... l'idée de ce grand garçon bien découplé se laissant mener comme un bébé, semblait suffoquante à Suzette Darfeuil. Elle avait donc décidé d'éclaircir le mystère. Et c'était pour cela, qu'avec l'aplomb un peu surprenant des jeunes filles d'aujourd'hui, elle était venue délibérément sonner à la grille de la Berneray.

— Veine ! se dit-elle en apercevant la voiture, je vais pouvoir présenter ma supplique à l'héritier du trône, lui-même !

Aussi, avec désinvolture, fit-elle signe à l'automobiliste d'arrêter, quand il passa dans l'avenue, près d'elle.

Surpris, Gérard Maugrève immobilisa la voiture, salua. Il n'avait l'air ni farouche ni timide, mais réservé... un peu comme sur la défensive.

— Monsieur Maugrève, dit la jeune fille hardiment, vous me connaissez déjà ? Je suis Suzette Darfeuil, la fille de votre notaire...

Il s'inclina encore sans répondre.

Elle poursuivit :

— Nous avons eu l'idée, à plusieurs jeunes filles et jeunes gens de la région, d'organiser chez nous une kermesse, au profit du dispensaire du docteur Labat, votre ami. Chacun doit fournir, soit des objets à vendre, soit son concours personnel en tant que vendeur. Tout naturellement, nous avons avons pensé à vous demander d'être des nôtres, et c'est moi que le docteur a chargé de ce genre de démarches, étant la vice-présidente de son œuvre. Bien entendu, nous pouvons compter sur vous, monsieur ?

Il la regarda franchement, et, sans une hésitation :

— Mon amitié seule pour Labat me fait un devoir de l'aider dans son œuvre, mademoiselle, je serais très heureux...

—La réunion du comité aura lieu après-demain, chez le docteur. Vous viendrez ?

— Certainement ! Au revoir, mademoiselle.

Il semblait hâtif, pressé de s'enfuir.

— Au revoir, monsieur, dit-elle, satisfaite du résultat inespéré.

Comme elle rentrait en ville, Suzette Darfeuil croisa la petite auto du docteur Labat.

— Vous savez, lui cria-t-elle dans un sourire, je viens de la Berneray !

Il toppa le long du trottoir :

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

— Ah ! ah ! fit-il intéressé, quel accueil ?

— Excellent ! J'ai vu le jeune premier. Il viendra, il a promis !

— Non ? fit-il avec stupéfaction.

C'était un tout jeune médecin, originaire de la ville, et qui n'avait eu qu'à reprendre l'excellente clientèle de son père. Ami d'enfance de Gérard Maugrève, il était peut-être le seul que le jeune homme fréquentât régulièrement, et qui avait ses petites et grandes entrées à la Bernetay.

Comme tel, il connaissait aussi parfaitement que possible Gérard et sa sœur. Il s'étonna :

— Mais, Mlle Sylvia n'était donc pas là ?

— J'ai pu chiper son frère dans l'avenue, comme il sortait . . .

— De sorte qu'elle n'est pas au courant ?

— Ma foi, non . . .

— Oh ! bien, fit-il alors avec une philosophie résignée, je suis bien tranquille . . . il ne viendra pas !

II

Un peu avant le dîner, Gérard pénétra dans le salon où sa sœur, assise devant son petit secrétaire, alignait ses interminables comptes.

Cette femme d'action, qui était en même temps une femme d'affaires accomplie, abandonnait, pour ce jeune frère, seul, ses calculs et ses préoccupations domestiques.

Elle dressa la tête, coiffée de cheveux châtains un peu crêpelés, qu'elle penchait sur les livres, et, tournant vers Gérard un sourire d'adoration :

— Te voilà, petit ? dit-elle tendrement. Tu as bonne mine ce soir. Belle promenade ?

Il baisa affectueusement le front un peu bombé de Sylvia. Pour lui, cette grande sœur, dont il avait toujours vu le sourire penché sur lui, dont la silhouette replète et vive avait toujours évolué autour de sa jeune vie, n'avait ni sexe, ni âge, ni personnalité . . . Elle était à lui, voilà tout . . . comme certaines mères trop exclusives et dévouées appartiennent à leur enfant unique.

Il l'aimait avec un aveuglement absolu et tyrannique, sans se douter cependant que, des deux, c'était elle qui exerçait sur lui un pouvoir illimité, auquel, d'ailleurs, son dévouement lui donnait bien des droits.

Attentive et tendre, elle lui posait mille questions sur sa promenade, s'inquiétait du temps, riait de ses boutades, rares mais spirituelles. D'une main caressante, elle frôlait les cheveux du jeune homme, et elle répétait heureuse :

— Comme tu as bonne mine, mon petit : comme tu as bonne mine !

Tout son bonheur de petite mère au cœur exclusif tenait en ce cycle étroit. Qu'ils fussent ainsi tous deux tête à tête, cœur à cœur, et que Gérard eût bonne mine !

Qu'eût-elle pu souhaiter de plus, de mieux ? Puisque, pour cette simple félicité, elle avait sacrifié tout autre bonheur ? Puisqu'elle avait condamné volontairement sa vie, encore riche d'espoirs, à cette solitude à deux avec le petit frère aimé comme un fils.

Combien de mariages, riches et honorables, Sylvia Maugrève avait-elle refusés en quinze ans ? Maintenant, la quarantaine atteinte, encore fraîche, mais tellement détachée de tout ce qui n'était pas Gérard ou la Bernetay qu'elle n'en avait plus d'âge positif, Sylvia Maugrève vivait cette existence resserrée autour d'un foyer unique avec la même tranquillité paisible que si elle eut dû se prolonger toujours.

— Tu ne sais pas, dit soudain Gérard le regard égayé, j'ai fait une rencontre tantôt.

Indifférente à tout ce qui n'était pas lui, elle demanda distraitement :

— Ah ! oui ? Qui ?

— La petite Darfeuil. Elle venait me demander . . .

NOTRE PROCHAIN ROMAN :

LE JOLI JEU

par

LÉO DARTEY

Intéressée, cette fois, elle leva un visage stupéfait et contrarié.

— Elle venait te demander quelque chose ? Alors, tu . . . tu lui as parlé ?

— Mais oui, fit-il amusé par cette stupeur. Pourquoi pas ?

En quelques mots, il expliqua la requête de Mlle Darfeuil.

Sa sœur l'écoutait, les sourcils froncés imperceptiblement. Enfin son visage se détendit comme sous l'effort d'une volonté tendue, et elle demanda d'un air détaché :

— Et, naturellement, tu as promis d'y aller ?

— Mais, dit-il interdit car, au ton de sa sœur, il prévoyait un empêchement ; mais oui, naturellement !

— C'est fâcheux !

— Comment ? Mais il m'était impossible de refuser, voyons ! Mon amitié pour Maurice tout d'abord, et ensuite la considération que nous avons toujours témoignée à maître Darfeuil . . .

— A tort ! dit Sylvia Maugrève, sèchement.

— Comment, à tort ? Que veux-tu dire ?

Très posément et calmement elle expliqua :

— Ma foi, mon cher petit, je ne te tiens guère au courant des affaires, et c'est peut-être là mon grand tort ! Mais je m'en débrouille assez bien toute seule, et il me semble inutile d'assommer avec ces questions ingrates le rêveur, le poète que tu es !

— Je sais combien tu te donnes de mal pour nous deux, ma grande, et je te remercie de me l'épargner ! Je suis si paresseux pour ces sortes de choses ! Alors, maître Darfeuil ?

— Maître Darfeuil a manqué vis-à-vis de nous de prudence, sinon de probité. Je suis en différend avec lui. Je pense même donner sous peu notre clientèle à maître Herluault, plus jeune, plus hardi. Enfin, ce n'est guère le moment d'afficher une intimité nouvelle avec les Darfeuil ! D'ailleurs, j'ai appris un tas de choses sur eux depuis quelque temps ! Il y a eu des petites histoires pas très propres dans la famille, tu sais ! Ce sont des gens tarés !

Combien de familles avaient-elles été déclarées « tarées » par Mlle Maugrève, lorsqu'elles avaient tenté d'entrer en relations avec son frère ? Sans doute, Sylvia était-elle un peu trop exigeante sur la moralité des camaraderies de Gérard ?

Il essaya de le lui faire entendre :

— Ma pauvre Sylvia, tu es parfaite, et tu voudrais le monde entier à ton image ! Mais, c'est difficile à trouver des gens parfaits ! Pour ne pas dire impossible ! Nul ne trouve grâce devant tes exigences !

— Comment ? protesta-t-elle d'un air innocent. Et Labat ?

— Oh ! oui, mais Labat, fit-il gaîment, c'est un autre moi-même ! C'est bien pour cela que je suis désolé de ne pouvoir répondre à son appel, pour l'œuvre à laquelle il se dévoue.

— Bah ! fit-elle en haussant les épaules. S'il y avait bien tenu, il te l'aurait demandé lui-même, voyons, en venant dîner ce soir ! Nous enverrons notre offrande, d'ailleurs . . . très large, très généreuse ; mais au docteur lui-même . . . pas chez les Darfeuil ! s'empressa-t-elle de préciser, affolée par l'idée d'une visite de remerciements de cette petite intrigante.

Il eut à peine une nuance de regrets dans la voix, pour accepter :

— Si tu crois . . .

Il n'était, en réalité, ni mondain, ni très attiré par les jeunes filles. La réserve dans laquelle, à force d'adresse, la jalousie de Mlle Maugrève le maintenait ne lui pesait guère.

Parfois, c'était seulement le contact de la jeunesse des autres qui manquait à sa jeunesse isolée. Mais l'impression était tellement fugitive et brève qu'il ne s'y arrêtait guère !

(*Lire la suite page* 22)

Couleur-Oui!

Brun chaud foncé — appétissante. Le goût de chaque fève est garanti uniforme.

Texture-Oui!

Ferme, tendre, délicieusement farineuse — chaque fève est parfaitement cuite et brunie jusqu'au centre.

Saveur-Oui!

Plus riche, meilleure — la nouvelle méthode de cuisson Libby's assure une meilleure saveur.

ou Vous Doublez Votre Argent!

Fèves brun-foncé Libby's

d'après la nouvelle méthode de cuisson brevetée de Libby

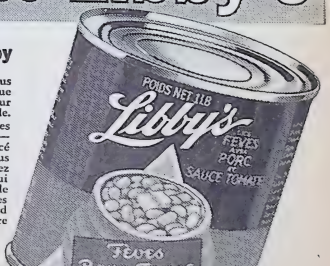
VOUS ne pouvez pas tromper les vrais "connaisseurs" de fèves. C'est pourquoi il n'y a rien de surprenant à ce que, dans tout le pays, les Fèves Brun-Foncé Libby's aiguisent l'appétit des gens qui ont envie de fèves et qui connaissent les fèves. C'est simplement la nouvelle méthode de cuisson exclusive trouvée par Libby! C'est là le secret de leur succès sensationnel!

En voici l'explication: Libby choisit seulement des fèves saines et dodues, au moment où elles sont le meilleur. Ensuite, ces fèves sont cuites d'après le nouveau procédé de Libby, et brunies jusqu'au centre même—et jusqu'à la dernière! Leur cuisson est parfaite—ni trop, ni trop peu—juste "à point". Et voici ce que cela signifie pour vous qui aimez les fèves: Vous avez là des fèves d'une couleur plus riche et plus foncée—chaude et appétissante; une couleur qui décide vraiment l'appétit. Vous avez là des fèves ayant une texture plus ferme, plus tendre—et cependant farineuse comme celle d'une pomme de terre bien cuite au four. Vous avez là aussi une meilleure saveur—le genre de sensation gustative que vous croyiez perdue pour toujours, jusqu'à ce que Libby crée à nouveau cette glorieuse saveur de fèves cuites au four à l'ancienne mode.

Vous avez donc la certitude, à tous les points de vue—couleur, texture, saveur—de vous régaler avec les Fèves Brun-Foncé Libby's. Si vous n'êtes pas d'accord, vous ne perdez rien, au contraire—vous pouvez profiter de l'offre généreuse de Libby qui promet le "Remboursement du Double de Votre Argent". Servez demain des Fèves Brun-Foncé Libby's. Vous serez d'accord que les mots seuls ne peuvent les décrire d'une façon satisfaisante.

REMBOURSEMENT DU DOUBLE DE VOTRE ARGENT!

Si vous n'êtes pas d'accord que les Fèves Brun-Foncé Libby's sont les meilleures que vous ayez jamais goûtées, au point de vue: 1. de la couleur; 2. de la texture; 3. de la saveur—Libby vous REMBOURSERA LE DOUBLE DE VOTRE ARGENT. Dites-nous simplement pourquoi, en envoyant l'étiquette avec vos nom et adresse, le nom de votre épicier et le prix d'achat, à: Libby, McNeill & Libby of Canada, Limited, Chatham, Ontario.



B637BF

4 GENRES

1. Avec porc et sauce tomate.
2. A la végétarienne, avec sauce tomate (sans viande).
3. Avec porc et mélasse.
4. Fèves Rognons avec porc.

Faites au Canada par LIBBY, McNEILL & LIBBY OF CANADA, LIMITED, CHATHAM, ONT.

A lui aussi, jusqu'à présent, la solitude tendre avec Sylvia suffisait.

•

— Comment, c'est vrai, tu ne feras pas parti de notre comité ? demanda le jeune docteur à son ami, en affectant une surprise qu'il n'éprouvait guère, puisque l'événement avait été prédit par lui, le jour même, à Colette Darfeuil.

Gérard, un peu ennuyé, jeta par-dessus la table où circulait l'entremets, un regard d'appel vers sa sœur.

— Ecoute, mon vieux, ne m'en garde pas rancune ! Nous ne pouvons, pour des raisons ... d'affaires, afficher une intimité trop grande avec des gens comme les Darfeuil.

— Comment ? fit-il avec un haut-le-corps. Comment, «des gens comme les Darfeuil ». Serait-ce à cause d'eux que ...

Mais un regard rapide à Mlle Maugrève suffit à le renseigner. Cette réserve venait d'elle. Il l'aurait juré ! Mais qu'avait-elle pu insinuer à Gérard, pour le détourner de revoir la jolie Suzette ?

Il se garda d'insister. Et après le dîner comme les deux hommes s'accoudaient à la terrasse pour fumer un cigare, il dit assez bas pour n'être pas entendu de Mlle Maugrève, occupée au salon par ses éternels comptes :

— Dis donc, Gérard ... maintenant que nous sommes seuls, qu'est-ce donc que tu entends au juste par « des gens comme les Darfeuil » ?

Il haussa une épaule indifférente :

— Mais rien qui puisse t'intéresser, mon bon docteur ... Un tas de petites histoires qui courent sur leur compte, paraît-il, pas très nettes, pas très claires ...

— Mais encore ? insista Maurice Labat, désireux de savoir jusqu'où pouvait aller l'imagination de Mlle Maugrève, stimulée par sa jalousie fraternelle.

— Oh ! tu sais, vieux, moi, les potins ... je n'entre pas dans les détails ! Il me suffit de savoir que ce ne sont peut-être pas des gens de moralité absolument impeccable, pour que je ne désire pas me lier intimement avec !

— Quelle exagération ! Tiens, tu n'es qu'un timoré, mon cher Gérard !

— Peut-être ...

— On ne garde pas les gens à distance, comme des pestiférés, sous prétexte que certaines petites histoires vous sont rapportées sans détails, et que « peut-être » ce ne sont pas des types de moralité impeccable ! Te rends-tu compte de ce que ce « peut-être » peut contenir d'injustice aveugle ... On ne condamne pas quelqu'un sur un à peu près, que diable !

— Non, dit Gérard avec une voix frémissante ; mais on ne donne pas sa confiance, son amitié non plus, sur un à peu près ...

Toute sa sensibilité, toute la délicatesse exigeante et passionnée de son esprit, passaient dans ces quelques mots.

Son ami posa sur l'épaule encore mince de très jeune homme, une main protectrice et attendrie :

— Oui, tu n'es qu'un exagéré, mon petit ! Tu vois tout en grand, en beau. Ton amitié, tu ne peux en parler que les larmes aux yeux, et ton cœur, ce cœur si peu dépensé, si bien économisé jusqu'ici, est prêt à toutes les folies ...

— Des folies ?

— Hé oui ! ... Quand, au lieu de l'amitié, il s'agira de l'amour ... que ne seras-tu capable de lui demander ... et de lui offrir !

— L'amour ! répéta Gérard tout bas, d'une voix frémissante et comme apeurée. L'amour ? ... je n'y ai guère pensé encore, tu sais ! Mais à lui ... Ah ! il me semble qu'on ne saurait trop donner ! Celle qui me l'inspirera, je la voudrais plus pure, plus fraîche et belle que toute autre ; mais je voudrais lui offrir aussi une âme toute neuve, qui n'a jamais palpité pour personne avant elle, une toute-puissance infinie sur mon cœur et mon esprit, sur mon domaine et ma vie ! Je voudrais qu'aimée comme une reine, elle en eût le pouvoir et la richesse ! ...

Saisi par cette exaltation contenue, le jeune docteur écoutait, en hochant la tête, ce cantique fervent vers l'inconnue qui viendrait un jour. Et, tout en prêtant une oreille complaisante aux confidences de son ami, il laissait son regard filer vers le salon lumineux, où, là-bas, sur un livre de comptes, la tête encore jeune, mais si sage et appliquée de Mlle Maugrève, s'inclinait.

— Je voudrais, reprenait Gérard avec ferveur, que l'aimant plus que tout autre, je puisse l'élever aussi au-dessus de toute autre !

Plus que toute autre ! Au-dessus de toute autre !

N'était-ce pas cela justement qu'elle redoutait, la grande sœur égoïste et jalouse ? Mais aussi n'était-ce pas cela qu'elle s'était préparé elle-même, en éloignant Gérard de tous, en faisant de lui le sauvage ardent et exigeant, prêt à toutes les candeurs et toutes les folies ?

On ne vit pas impunément à l'écart de toute jeunesse quand on n'a pas encore trente ans ! Ce Gérard, avec son cœur ardent et son âme généreuse, ce Gérard si bien couvé, gardé, isolé, était à la merci de la première amourette !

Et la plus grande faute en reviendrait à la pauvre Sylvia, coupable d'avoir voulu trop bien déjouer les pièges du sort ...

Oui, Maurice Labat en était sûr ... sa défaite était certaine et préparée par ses propres mains ... il l'en plaignit presque, puis, soulevant une épaule :

— Elle a voulu jouer avec la Providence ! Tant pis pour elle, songea-t-il en manière d'oraison, car je serais étonné que ce fût elle la plus forte en dernier ressort !

La nuit s'allégeait, semblait monter vers une autre planète tant le ciel devenait limpide et frais autour des étoiles.

Mlle Maugrève, d'un geste ordonné et calme, referma son livre, le rangea, et, venant jusqu'à la porte-fenêtre :

— Je vais vous dire bonsoir si vous restez encore quelque temps à rêver aux étoiles, fit-elle avec enjouement. Il faut que je me lève de très bonne heure demain, moi ! L'absence de ma pauvre Cami me donne un mal énorme. On ne peut s'imaginer ce que cette pauvre petite vieille femme, discrète et modeste comme une souris, est capable d'abattre comme besogne, sans éclat et sans bruit ! Je m'en aperçois seulement depuis qu'elle m'a quittée !

— Mais elle reviendra bientôt, sans doute ? demanda poliment Maurice.

— Hé ! je le souhaite ! Car je ne tiendrais pas longtemps sans aide ! J'ai bien assez à m'occuper du domaine, sans encore assumer tout le tracas de la maison ! Une gouvernante est indispensable ici ! Surtout l'été, quand les moissons battent tout plein ! J'ai bien regretté que Mlle Cami ne puisse attendre quelques mois pour aller se reposer à Poitiers dans sa famille. Mais elle était si fatiguée, la pauvre, que je n'ai pas eu le cœur de lui refuser ces huit jours de vacances.

— Vous êtes très bonne.

Elle haussa une épaule :

— J'essale d'être juste, simplement.

— Cela dépend avec qui, songea prudemment le docteur.

Et c'était vrai. Sous ses airs positifs et pratiques à outrance, Mlle Maugrève cachait une passion exclusive et tyrannique pour ceux qui savaient se faire aimer ou estimer d'elle. Elle eût été alors capable de commettre pour eux les pires injustices, et les inconscientes cruautés des exaltés.

Elle reprit avec entrain :

— Demain, c'est une grosse journée pour moi ! Je dois partir par le train de neuf heures cinquante pour Clermont où j'ai affaire toute la journée. Tu viendras me chercher avec la voiture, le soir, à la gare, Gérard ? J'arriverai à huit heures. Docteur, si vous êtiez gentil, vous viendriez déjeuner avec mon sauvage, demain, pour lui tenir compagnie.

Il admira intérieurement la façon ingénieuse dont elle entourait ce grand garçon, afin de lui éviter toute occasion de chercher des distractions hors de sa maison, et il promit cordialement :

— Entendu ! Je viendrai, et nous ferons un vrai déjeuner de garçons ! Mademoiselle, je vous prévlens que nous mettrons votre cave au pillage ! Gérard, tu n'oublieras pas certaine fine 1830 ...

— Bonsoir ! cria Mlle Maugrève qui riait avec indulgence.

Elle était confiante et paisible. Le destin lui semblait maté et amadoué, entre ses petites mains grasses de femme que l'amour rend habile.

III

GÉRARD venait de déposer sa sœur sur le quai pour le train de neuf heures cinquante.

Comme il touchait la portière de son auto pour repartir, il fut surpris de voir le docteur Labat venir à lui.

— Comment ? Toi ici, mon vieux ? Tu attends quelqu'un ?

— Pas du tout ; mais sachant que tu venais conduire Mlle Maugrève à son train, j'ai fait un crochet par ici pour te dire que je ne pourrai pas déjeuner avec toi comme convenu. Un cas excessivement grave. Intervention chirurgicale qui peut se prolonger... Je suis navré....

Sa phrase fut coupée par la voix d'un homme de peine qui disait derrière eux :

— Pour aller à la Berneray, mademoiselle Le mieux serait de demander à M. Maugrève lui-même de vous y conduire... Tenez, il est là justement. Vous voyez la grande voiture verte...

D'un même mouvement, les deux hommes se retournèrent et ils virent venir à eux une frêle enfant toute mince, toute blonde, avec un petit visage étroit, que semblait manger complètement l'azur presque invraisemblable de deux immenses yeux bleus.

A première vue, c'était tout ce que, ébloui, on pouvait retenir d'elle.

— Comme elle a des yeux bleus !

Puis, au second examen, on détaillait le teint frais et reposé, la bouche menue, un peu entr'ouverte toujours... et surtout, surtout, cet air de candeur, de jeunesse, déconcertant, merveilleux... presque irréel en notre siècle où il n'existe guère plus.

L'inconnue qui demandait la Berneray était vêtue modestement d'un manteau gris. Une petite cloche, du même gris, dissimulait presque toutes les boucles blondes. Elle portait à la main une valise assez lourde.

Elle se dirigea, en hésitant un peu, vers eux :

— M. Maugrève ? demanda-t-elle en regardant de l'un à l'autre, avec une timidité charmante.

— C'est moi, mademoiselle, dit Gérard en s'inclinant avec un regard charmé, que Maurice surprit au passage.

— Monsieur, dit la petite voix timide, je suis Liette Cami, la nièce de votre femme de charge.

Spontanément, sans morgue aucune, quoique avec une certaine surprise, Gérard tendit la main :

— Votre tante est plutôt une amie pour nous, mademoiselle. Son dévouement la met presque de la famille.

Il est si facile de suivre le Traitement de Beauté *Palmolive*

dit

Jacqueline Tétreault

charmante débutante canadienne française

"Il garde toute ma peau souple et douce."

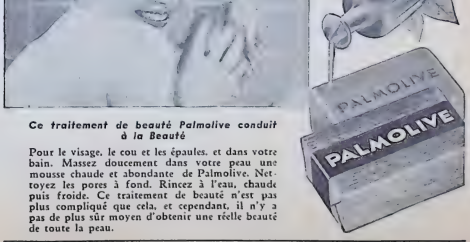
"J'emploie toujours le savon Palmolive", continue Mlle Tétrault, "pour mon visage et mon cou, et dans mon bain également. Le Palmolive garde toute ma peau douce et rafraîchie. Son simple traitement de beauté est parfait pour ma peau."

Pourquoi ne pas donner à *votre* peau le doux soin que seul Palmolive puisse donner? Laissez ce fameux savon conserver la beauté de toute votre peau au cours des années. Employez Palmolive exclusivement pour votre visage et votre bain.

Nettoie, adoucit, embellit

Ce sont les huiles coûteuses de palme et d'olive qui donnent au Palmolive sa mousse douce et pénétrante. Pénétrant profondément dans vos pores, elle enlève les particules de cosmétiques et autres impuretés. Elle permet à votre peau de respirer et de fonctionner normalement. Ce nettoyage du Palmolive adoucit votre peau, la laissant saine, belle et radieuse.

N'attendez pas. Procurez-vous du Palmolive aujourd'hui. Laissez-le vous *prouver* toute la douceur et la beauté qu'il peut conférer et garder à toute votre peau.



Ce traitement de beauté Palmolive conduit à la Beauté

Pour le visage, le cou et les épaules, et dans votre bain. Massez doucement dans votre peau une mousse chaude et abondante de Palmolive. Nettoyez les pores à fond. Rincez à l'eau, chaude puis froide. Ce traitement de beauté n'est pas plus compliqué que cela, et cependant, il n'y a pas de plus sûr moyen d'obtenir une réelle beauté de toute la peau.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être, grâce au TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Traitement Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT

Myrriam Dubreuil

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Traitement* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

•

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre *Traitement* est également efficace aux hommes maigres déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

•

Correspondance strictement confidentielle

JOURS DE BUREAU :

les Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

Une lumière presque insoutenable jaillit des grands yeux :

— Oh ! je vous remercie, monsieur.

Et tout de suite, comme pour excuser l'élan de cette exclamation, elle reprit, avec une timidité, une humilité charmantes :

— J'aime tellement ma tante !

Mais les regards surpris de Gérard s'attachaient toujours à la valise qu'elle portait.

— Vous veniez sans doute la voir ? Mais . . . mais Mlle Cami n'est pas à la Bernaray actuellement . . .

Elle hocha la tête :

— Oh ! je le sais bien, monsieur, dit-elle gentiment, puisque c'est pour la remplacer que je viens.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil stupéfait :

— La remplacer ? s'écrièrent-ils ensemble. Mais . . .

Le ton était différent cependant. Différente aussi la pensée. Gérard songeait, ébloui, qu'il était impossible que tant de lumière et de beauté puisse remplacer la grise, l'austère gouvernante.

Maurice, lui, amusé et curieux à la fois, pensait à Mlle Maugrève.

Ce fut lui, bien entendu, qui reprit ses esprits le premier.

— La remplacer ? Serait-il arrivé quelque chose à votre tante, mademoiselle ? Elle devait rentrer dans peu de jours, je crois ?

— Ma tante a été prise, dès son arrivée à Poitiers, d'une violente crise d'appendicite. Il a fallu l'opérer d'urgence. Il faut compter sur quelques semaines d'inaction et elle se désolait tellement à l'idée de priver Mlle Maugrève de ses services, en pleine moisson, que je lui ai offert de venir la remplacer ici. Elle sait que j'en suis capable et elle a bien voulu m'envoyer . . .

Les deux jeunes hommes la regardaient toujours avec la même stupeur effarée. Elle se méprit sur son sujet. La soupçonnait-on d'être une usurpatrice ? Elle devint un peu rouge, et dit en montrant du menton le sac qui encombrait sa main gauche :

— Elle m'a, d'ailleurs, donné une lettre qui m'accrédite auprès de Mlle Maugrève, monsieur !

C'était à Gérard qu'elle s'adressait, comme au maître de demain. Il protesta avec chaleur :

— Mais, mademoiselle, vous n'en aviez nul besoin ! Nous serons très heureux de vous accueillir, ma sœur et moi, et nous ferons en sorte que la besogne écrasante de notre gouvernante ne soit pas trop lourde pour vos jeunes épaules.

Il s'empressait, aimable soudain. Lui toujours assez distant avec les subalternes, et le docteur Labat nota, amusé, la déférence avec laquelle son ami déchargeait la jeune fille de sa valise.

Il la plaça sur la banquette du fond, et ouvrant la portière avant, il dit, en désignant la place à côté de lui :

— Voulez-vous monter, mademoiselle ? Nous serons mieux ainsi pour causer en chemin.

Maurice s'amusait de plus en plus. Ce tour de la Providence, qui s'amusait à introduire dans la maison de Mlle Maugrève une si jeune et jolie petite personne, juste le jour où elle en était absente, et, mieux encore, la faisait tout juste arriver par le train que la sœur jalouse prenait dans l'autre sens, valait la meilleure imagination de vaudevilliste.

Ravie, au fond, car il trouvait déplorable l'espèce d'isolement dans lequel la naturelle sensibilité de son ami ne pouvait que s'accroître, il se pencha à la portière :

— Eh bien ! je suis content, dit-il à Gérard en souriant, le bon déjeuner que tu avais commandé pour moi ne sera pas tout à fait inutile, comme ça . . .

Et, tandis que l'auto filait, nerveuse et souple, emportant tout près l'une de l'autre la tête brune et la tête blonde, déjà penchées pour les confidences, Maurice riait tout seul en sautant dans sa petite torpédo.

Il pensait à Suzette Darfeuil et à toutes les petites filles qui avaient soupiré en vain après une parole du beau Gérard, si jalousement gardé par sa sœur !

— Ou je me trompe fort, ou le sort est en train de les venger toutes ! se disait-il gaîment. Comment, mon pauvre ours de Gérard résisterait-il à la séduction d'un tel regard installé à domicile . . . n'ayant jamais été immunisé par le moindre flirt, la plus petite amourette ! Par exemple, ce que je voudrais voir, moi . . . c'est la tête de Mlle Maugrève ce soir, en trouvant installé chez elle ce sourire d'avril !

IV

Dans l'auto, Gérard et la jeune fille bavardaient déjà comme de vieilles connaissances.

Fait extraordinaire, ce grand garçon habitué à vivre en bénédictin, et qui toujours se trouvait mal à l'aise dans une conversation mondaine, ou même simplement pour acheter un journal à la demoiselle de la recette buraliste, se trouvait immédiatement en confiance avec cette éblouissante petite créature.

Quand ils descendirent devant le perron de la Berneray, ils avaient l'impression de se connaître depuis toujours.

— Voilà, fit-il en lui tendant la main pour l'aider à sauter à terre, votre nouveau domaine, mademoiselle . . .

Puis, avec gaîté :

— Au fait, comment vous appelez-vous ? Ici, on appelait votre tante « mademoiselle », tout court, ou bien, ma sœur disait : « Ma bonne Cami ! » Il me

(*Lire la suite page* 29)

DONRUE LEIGHTON

KAY FRANCIS

La Fantaisie devance la Mode

BETTY FURNESS

DORIS WESTON

Joan Blondell

Partenaire de Fernand Gravet dans "*The King and the Chorus Girl*" (Warner) où elle portait cette petite robe d'une simplicité voulue.

Elle est si gentille que l'on ne peut lui en vouloir de ses grands airs.
Elle portait cette toilette à la Joséphine de Beauharnais dans "*Parnell*".

Myrna Loy

KAY FRANCIS

WENDIE BARRIE et POLLY ROWLES

Etre élégante est déjà un Sport

SHIRLEY ROSS

(*Suite de la page 24*)

semblerait extraordinaire et bouffon de vous voir appeler comme elle . . . Alors ?

— Je m'appelle Liette, dit-elle doucement, avec une voix qui chantait toutes les syllabes.

— Eh bien ! mademoiselle Liette, je vous ferai faire le tour du propriétaire après déjeuner, car vous devez être très fatiguée . . .

Elle eut un regard pour son manteau extrêmement simple, et un peu poussiéreux :

— Avant toute chose, j'aurais été heureuse de me brosser un peu.

— Rien de plus simple . . . On va vous conduire à votre chambre . . .

Il s'arrêta net, et sembla réfléchir un moment :

— Votre chambre ? reprit-il comme quelqu'un d'hésitant.

Puis, d'un ton subitement décidé :

— Venez avec moi, dit-il gaîment.

Tout en l'entraînant dans les couloirs, il réfléchissait qu'il allait donner à cette surprenante gouvernante la chambre des roses. Ainsi en avait-il décidé. Cette chambre était, certes la plus belle et la mieux meublée de la maison. On la réservait aux invités . . . Mais, l'idée de conduire cette enfant toute fraîcheur, grâce et sourires, à l'austère pièce dont sa tante avait fait une sorte de cellule monastique, lui eût semblé une monstruosité aussi énorme, que de l'appeler du même nom ! Elle lui semblait, tellement différente, d'une autre espèce . . . qu'il ne pouvait songer à la traiter de la même façon.

Et il ne lui venait même pas à l'idée que les autres pouvaient ne pas partager ses idées à ce sujet. Pas une seconde il ne se demanda ce que penserait sa sœur de sa décision. Il faut dire que, depuis qu'il avait rencontré ce clair regard au sourire lumineux, il ne pensait plus à rien autre au monde, et pas une seule fois le nom de Sylvia n'était venu effleurer son esprit.

Très gai, presque exubérant, il lui fit accueil dans le hall quand elle redescendit de sa chambre, simple mais charmante, dans une petite robe de toile bleue lavande, égayée d'un col de piqué blanc qui lui donnait l'air d'une nurse . . . ou plutôt de certaines pensionnaires sages.

Sans chapeau, l'or de ses cheveux libéré, elle paraissait encore plus jeune, plus frêle, plus fragile.

Il sourit de ce nom de gouvernante, dont certains esprits biscornus pouvaient songer à l'affubler ! Comme si une aussi adorable enfant n'eût pas davantage le besoin d'être gouvernée !

En la faisant entrer dans la salle à manger, il s'exclama gaîment :

— Hé ! mais, Maurice a raison ! Nous allons faire une véritable dînette !

Pour son ami et lui, il avait donné l'ordre de dresser une petite table dans une des profondes embrasures de fenê-

MERVEILLEUX
feuilleton qu'il faut lire !

●

DANS

LE SAMEDI

paraît un grand feuilleton qui remporte un très gros succès et dont nous recommandons sans plus tarder la lecture aux lecteurs et lectrices du FILM.

COEUR FIDÈLE

par ELY MONTCLERC

●

Pour 10 cents, LE SAMEDI vous apporte chaque semaine une lecture variée, abondante, amusante, instructive et toujours intéressante pour tous les âges !

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom .....

Adresse

Ville *Prov.*

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

tres, négligeant le couvert solennel et grave.

Sur une nappe gaîment fleurie, deux couverts se faisaient donc tête à tête dans un clair rayon de soleil. Quelques vieux crus, particulièrement appréciés du docteur, avaient été montés de la cave glorieuse de la Berneray, et donnaient à la table servie, un air de fête, qui interloqua légèrement la jeune fille.

Comme il lui désignait la chaise en face de lui, elle hésita une minute, toute rose, avec une modestie pleine de grâce :

— Mais, Monsieur, en vérité, je ne sais si je dois . . .

Très correct, il insista cordialement :

— Ce serait la place de votre tante, mademoiselle Liette ! Et si le menu est un peu plus fin que de coutume, cela tient uniquement à ce que j'avais invité à déjeuner ce matin, en l'absence de ma sœur, mon ami le docteur Labat que vous avez vu.

Elle demanda gentiment, ayant repris son assurance :

— C'est un de vos bons amis, monsieur ?

Tout naturellement, il dit :

— C'est mon seul ami.

— Ah ! fit-elle avec une légère surprise. Il y a sans doute peu de jeunesse dans les environs ! Est-ce que la Berneray est très isolée ?

Il secoua la tête :

— Bah ! ce ne sont pas les jeunes gens qui manquent ! Mais on ne peut accorder son amitié, sa confiance à tout le monde !

— Oh ! dit-elle avec une moue délicieuse. C'est cependant si bon de donner sa confiance ? Vous ne trouvez pas ?

— Je . . . je ne sais pas. Mais c'est qu'on peut avoir des mécomptes . . . se tromper, être trompé ?

— Croyez-vous ? Pas si souvent, il me semble !

— Le monde est si vilain, murmura-t-il, encore tout imprégné des racontars et des défiances de sa sœur.

Elle devint toute rouge :

— Par exemple ! fit-elle indignée. Qui a pu vous dire cela ? Mais ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai, monsieur ! Il ne faut pas le croire !

Surpris et amusé, il la questionna :

— Mais, mademoiselle Liette, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Cela peut me faire, dit-elle soudain très rouge, qu'il me semble qu'on doit être très, très malheureux, avec des idées pareilles !

— Et, dit-il gentiment taquin, vous ne voulez pas que je sois malheureux ?

— Voyons, reprit-elle sans répondre directement. Qui a pu vous raconter de pareilles sottises ? Pas ma tante, bien sûr ! Elle me prêche toujours la confiance . . . et elle le fait d'exemple, même . . .

Gérard partit d'un grand éclat de rire. Quelques semaines plus tôt, la pauvre Mlle Cami, victime de sa confiance générale, s'était laissé extorquer quelques milliers de francs de ses économies, par un soi-disant commis d'assurances qui n'avait jamais reparu.

— Vous choisissez mal votre exemple, si vous voulez me convertir, dit-il, les larmes aux yeux à force de rire.

— C'est vrai, dit Liette qui éclata à son tour, car elle connaissait aussi l'histoire de l'assurance fictive.

Cette gaîté acheva de rompre toute gêne entre eux.

Lorsque le vieux domestique Albert retourna à la cuisine, après avoir déposé sur la table un délicieux entremets à la crème de banane, il ne put s'empêcher de confier à Françoise, l'excellente cuisinière, sa femme :

— Tu sais . . . m'est avis que nous ne tarderons pas à fêter un mariage, ma vieille !

— Pas possible, fit-elle en se croisant les mains avec consternation.

— Dame ? Que veux-tu que soit cette jolie petite demoiselle, toute en sourires, si ce n'est une promise pour M. Gérard ? Et surtout pour qu'il l'invite à un déjeuner pareil . . . faut que les choses soient joliment avancées, pardine !

— Sans doute ! Sans doute ! fit la brave Françoise en remuant une sauce destinée aux pêches pochées, du bout d'une cuillère, pleine de perplexité. Sans doute . . . mais, et mademoiselle, dans tout ça ?

— Ah ! fit-il en ouvrant les bras. Ah ! mademoiselle, alors !

Comme tout le monde, mieux que personne peut-être, ils connaissaient la tendresse exclusive et jalouse de Mlle Sylvia pour son frère.

— Quelle affaire, Seigneur ! Quelle affaire ! gémit la brave créature prévoyant des drames, dans l'atmosphère paisible de la maison.

Et la nouvelle, bien entendu, se répandit allègrement de l'office chez le jardinier, d'où elle passa à la loge du gardien, puis, grâce au concours de l'obligeant facteur qui ne refusait jamais un verre de bon vin du pays, gagna la ville voisine avec la rapidité de l'orage. C'est ainsi que Mlle Maugrève devait l'apprendre dès sa descente du train, à son retour, le soir même.

Mais pendant que tout le pays jasait sur eux, Gérard et Liette, parfaitement tranquilles, avaient entrepris ce qu'ils appelaient innocemment « le tour du propriétaire ».

— Commençons par l'extérieur, avait dit gaîment Gérard, il faut un temps qui incite à rendre grâce aux petits pois, et à honorer les artichauts ! Allons voir le potager !

Après le potager, qui était superbe, il l'entraîna dans un pré à l'herbe grillée où paissait une vache.

— Voici, dit-il gaîment, Zulma, qui nous approvisionne de beurre, de lait et de fromage !

— Vous avez un valet de ferme à la maison ?

— Mais non ! Pour une seule bête ! C'est notre gardien qui se charge de celle-ci. Il n'y a pas grand'chose à faire, vous savez !

— Il y aurait cependant, dit Liette en hochant sa fine tête blonde, à la changer d'herbage ! Comment voulez-vous avoir une bonne laitière sans verdure ? Il s'y connaît, votre gardien ?

— Je crois. Il était fermier avant de prendre cette place

— Alors ? Il se désintéresse de la production de la bête ? Cependant, s'il a droit à la moitié, comme selon l'usage . . .

— Mais, fit Gérard, surpris ; mais je ne crois pas . . . puisque l'excédent de notre consommation est vendu à un commerçant de la ville . . .

— Ah ! fit Liette, le visage soudain fermé. Ah ! . . . je croyais . . . il me semblait . . . Après tout, cela n'entre peut-être pas dans les coutumes de cette contrée ?

Et elle allait parler d'autre chose, lorsque, de lui-même, Gérard revint à cette question :

— Mais il serait excellent de l'y transplanter, il me semble ! Rien n'est à la fois plus juste et plus ingénieux. Le rendement doit se trouver amélioré en proportion de l'intérêt que l'éleveur y trouve, et le résultat . . .

— Se trouve toujours meilleur pour le propriétaire lorsqu'il s'agit de la vente de la bête, sur laquelle l'éleveur ne possède naturellement aucun droit ! Une bête comme celle-ci ne doit guère donner que cinq litres par jour. Il est certain que, soignée avec attention, et bien nourrie, en somme, poussée à la production, elle vous donnerait dix litres de bien meilleur lait. Donc, si le résultat quotidien restait le même, vous y gagneriez au moins un billet de mille francs de plus, lorsque vous vendrez cet animal coté comme bon producteur ! Je ne parle pas des fromages plus crémeux, et de la qualité du beurre bien augmentée par une nourriture judicieuse ! Tout bénéfice, et un acte de justice, car le gardien se donne, sans que vous l'imaginiez, beaucoup de travail pour mal entretenir cette pauvre bête !

— Comme c'est juste, comme c'est lumineux, ce que vous dites là ! Et non seulement pour la vache ; mais pour les lapins, les poules . . . Je me demande comment Sylvia n'y a pas songé ?

— Oh ! fit-elle en devenant très rouge. C'est Mlle Maugrève qui s'occupe de cela ? Oh ! je pensais que c'était ma tante et c'est pourquoi je me suis permis ces suggestions plus modernes . . . si j'avais su, je n'aurais jamais osé. Je regrette beaucoup . .

Protège !

Une beauté qui pourra affronter le soleil, le vent et l'eau

Donnez à votre peau la parfaite protection d'un teint "estival". La Crème Orientale Gouraud empruntе à la perle sa belle couleur nacrée et elle protège parfaitement contre le soleil et le vent, qui brûlent et assèchent. Pratiquez librement tous les sports d'été sans craindre d'être rôtie par le soleil ou de voir votre peau se durcir, se parcheminer.

La Crème Orientale Gouraud sert en maintes occasions. Elle assouplit, blanchit les mains rougies et rudes. Et si vous désirez vous promener jambes nues, cette crème vous donnera une beauté nouvelle, permanente. Elle contient un élément oxygéné très actif qui aide à blanchir la peau et désodorise effectivement. Quatre nuances : Blanc, Chair, Rachel et Hâle oriental (Oriental Tan).

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal, Québec
Flacon pour sac à main, à 5¢, sur demande.

Ne dites plus :

JE N'AI RIEN A LIRE

RIEN À LIRE ? . . . Mais que faites-vous des trois magazines publiés par une grande maison canadienne-française, fondée il y a près de cinquante ans :

Le Samedi - La Revue Populaire
Le Film

Un abonnement à ces trois magazines — le premier hebdomadaire et les deux autres mensuels — vous apporte pour un prix exceptionnel, de quoi lire pendant *toute l'année*. Les beaux romans d'amour et d'aventures qui paraissent dans ces trois magazines vous coûteraient vingt fois plus cher si vous les achetiez vous-même. En plus des romans, ces magazines vous apportent des centaines d'articles divers et des milliers d'illustrations du meilleur goût et du plus grand intérêt.

Les TROIS magazines pour $5.00

Abonnez-vous dès maintenant en remplissant le coupon ci-bas.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film*.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Elle balbutiait, devenait de plus en plus rouge, comme un enfant pris en faute et qui va pleurer.

— Mais il ne faut pas ! Bien au contraire ! A-t-on idée de regretter le bien que l'on peut faire ? Je vous suis très reconnaissant ! Au moins, n'allez pas vous abstenir, à l'avenir, de me communiquer toutes les réformes que vous pourriez trouver à faire sur le domaine !

Il parlait soudain avec une assurance de maître. On eût dit qu'il oubliait à quel point, jusqu'ici, il s'était désintéressé de ce domaine, que Sylvia régissait pour eux deux, en toute liberté.

Mais la petite Liette n'était pas difficile à convaincre, elle possédait, à l'extrême, cette faculté d'avoir confiance, que tout à l'heure elle vantait au jeune homme :

— Ah ! bon, fit-elle rassurée. J'avais craint de vous contrarier, mais puisqu'il n'en est pas ainsi . . .

— Mais pas du tout, reprit-il toujours enjoué. Et pour vous le prouver, je vais vous emmener partout où, peut-être, il y aurait à faire des choses que nous ne faisons pas ! Ici, on vit très encroûté dans les anciennes routines d'Auvergne. Des suggestion neuves et plus hardies, plus humaines aussi, me trouveront toujours intéressé et sympathique. Or, vous avez l'air assez ferrée sur la question !

Gentiment, elle expliqua :

— Mais oui, monsieur. Peut-être n'avez-vous pas su par ma tante que, du vivant de mon père, nous avons eu un domaine à peu près semblable à celui-ci. Je l'ai perdu en même temps que papa, il y a deux ans. Je n'étais pas assez enfant pour ne pas avoir retenu l'enseignement journalier qu'était pour moi la vie de celui que j'aimais plus que tout. A dix ans déjà, il m'associait à ses courses dans les champs, à ses visites aux métayers. A treize ans, je tenais ses livres. Je connais pas mal de choses sur la terre de ce fait ! Mais papa était aussi bon, que juste et ferme. C'était sa grande force . . .

— Mais, fit-il avec surprise, pourquoi ce domaine . . .

Il laissait sa question en suspens par discrétion. Ce fut elle qui, très franchement, très gentiment, lui conta tout avec une irrésistible confiance .

— Ce domaine ne pouvait pas m'appartenir. monsieur . Papa, qui avait épousé maman en secondes noces, l'avait hérité de sa première femme, qui ne lui en avait laissé que l'usufruit sa vie durant. A sa mort, la propriété devait revenir à des neveux de cette personne.

Interdit, il demanda :

— Mais comment, sachant que cela ne vous reviendrait jamais, votre père a-t-il pu se consacrer à la plus-value de ces terres ? C'était travailler pour autrui !

Liette posa son insoutenable regard bleu sur ses yeux :

— Mais, monsieur, on peut très bien travailler de tout son cœur pour autrui . . . et puis, surtout, on peut aimer la terre pour elle-même et non pour le bénéfice qu'on en tire !

De plus en plus surpris, il dit, en souriant un peu :

— Comme vous l'aimez, cette terre !

— A quoi donc le devinez-vous ?

— A votre accent qui met un T majuscule à son nom !

— C'est vrai, dit-elle toute rose. La terre a été jusqu'ici, avec papa, mon seul grand amour.

Irrésistiblement une phrase monta aux lèvres du jeune homme :

— Il en viendra d'autres, bientôt !

Il ne l'eut pas plutôt prononcée qu'il en demeura interdit. Comment lui, incapable de marivaudage, ignorant du flirt, avait-il pu dire cette ineptie ?

Mais la petite Liette ne ressemblait pas plus aux jeunes filles flirteuses qu'il avait eu l'occasion de voir, qu'il ne ressemblait lui-même aux jeunes hommes ordinaires.

Très franchement, sans une ombre de coquetterie, elle répondit avec une lumière très douce dans ses beaux yeux :

— Je l'espère de tout mon cœur ! Mais en attendant, Elle seule me reste depuis que je n'ai plus de père !

— Pauvre enfant ! dit Gérard avec une ferveur toute prête à la tendresse.

V

Ce fut seulement un peu avant le dîner que tout le personnel connut la clef du petit mystère qui aiguisait toutes les langues depuis le matin à la Berneray.

Rentrant ensemble des champs où ils avaient passé un après-midi plein de gaîté, un peu ivres de liberté, de lumière et de parfums, les jeunes gens avaient commencé la visite de la maison.

— Ici, avait-elle dit, avec une humilité qui semblait vouloir faire excuser les quelques critiques qu'elle avait risquées, toujours sur l'insistance de Gérard, sur la marche générale de l'exploitation agricole, ici, c'est bien réellement mon domaine !

Et joyeusement, avec une liberté d'esprit nouvelle, elle avait tout visité, tout examiné, avec le plus grand soin.

A la voir faire, Gérard s'extasiait ! Comment le matin avait-il pu rire à l'idée d'affubler du titre de gouvernante cette petite enfant fragile et naïve ?

N'avait-elle pas, au contraire, toutes les qualités nécessaires pour exercer un gouvernement ? Fût-il d'un Etat ou d'une maison ?

L'intelligence d'abord, vaste, rapide, réalisatrice, la fermeté pleine de douceur, sans à-coups, sans violence qui s'était révélée à deux observations faites aux petits pâtres surpris dans des abricotiers qu'ils pillaient, puis surtout : l'expérience !

Oui, cette petite fille, qui n'avait certes pas vingt ans, avait appris de son existence d'enfant sans mère, dans la grande maison du papa, plein de confiance et d'estime pour sa jeunesse sagace, à diriger une maison comme une véritable femme d'intérieur.

Active, preste, elle trottait dans l'escalier et les couloirs derrière les talons de Gérard qui s'efforçait en vain à la faire passer devant. On eût dit, qu'après l'après-midi de liberté qu'elle venait de savourer, comme des vacances avant l'emploi, elle voulait bien établir son rang subalterne à partir du moment où elle rentrait dans cette maison, son domaine, comme elle avait dit, jusqu'au rétablissement de sa tante !

Sans proférer un reproche, sans une parole de blâme, elle montrait par un geste discret pour redresser un tableau, faire bouffer un coussin, rectifier les plis d'une couverture, combien elle avait « l'œil à tout », comme eût dit le brave Albert qui, violemment intrigué, suivait de l'office la visite domiciliaire, au bruit des portes ouvertes et refermées.

Au deuxième étage, Gérard allait passer dans le couloir sans tapis, devant une porte sans l'ouvrir. Liette demanda :

— Ici ?

— C'est, dit-il avec hésitation, la chambre de votre tante.

D'un geste délibéré, Liette ouvrit la porte, alla pousser les volets et, d'un regard circulaire et lent, prit possession de la pièce.

C'était une chambre assez grande, mais strictement meublée de vieux meubles très simples, datant du Second Empire. Un lit-bateau, un fauteuil garni de reps vert, un prie-Dieu, et un bureau à corps, en faisaient une chambre sérieuse et presque monastique.

Gérard, lui, était resté sur le seuil. Il se sentait comme un peu gêné devant cette enfant au clair regard. Soudain, il lui apparaissait injuste et un peu laid d'avoir logé ainsi, dans cette pièce à peine confortable, située du côté où le soleil ne donnait jamais, la femme qui leur rendait les plus grands services.

Cependant que la gouvernante-femme de charge, fut logée à l'étage située entre celui des maîtres et celui des domestiques, « C'est juste, il me semble ! » eût pu dire Sylvia en usant de cette formule dont elle expliquait la plupart de ses décisions.

Evidemment, c'était juste ; mais Gérard eût souhaité mieux . . . Il eût souhaité soudain que ce fût « Bien » . . .

Car, dans sa promenade auprès de l'enfant instinctive et tendre, il venait soudain de faire la différence entre ces deux mots si proches et si différents l'un de l'autre : «Juste » et « Bien ».

Liette, cependant, ne semblait pas le moins du monde choquée du logement de sa tante. D'un geste attendri et léger, elle alla caresser le vieux porte-plume posé dans le plumier en laque noire, garni d'oiseaux qui avaient la prétention d'être chinois.

Puis, se retournant, elle dit en reformant la porte sur elle :

— Je ferai monter ma valise tout à l'heure.

Il suffoqua :

— Vous . . . vous ne voulez pas habiter cette chambre ?

Elle le regarda en souriant et toute la pièce morose en fut illuminée :

— Comment ? Mais si, voyons . . .

— C'est impossible ! fit-il violent.

— Impossible ? répéta-t-elle interloquée. Allons donc ! C'est tout naturel. Qu'aviez-vous donc pensé ?

Et comme il se taisait, incapable de s'expliquer, elle dit :

— Vous n'avez pas supposé un instant que j'accepterais d'habiter la si jolie, si jolie chambre, où vous avez eu l'amabilité de me faire conduire ce matin, monsieur ? C'était bon pour mon arrivée, mais ma place est ici, non ailleurs !

Pour rectifier ce que sa phrase pouvait avoir, peut-être, d'un peu sec, elle ajouta avec gentillesse :

— D'ailleurs, ma tante y habite bien.

— Mais pas vous, pas vous, fit Gérard avec chaleur. Je ne connaissais d'ailleurs pas cette pièce, sans quoi j'aurais fait descendre Mlle Cami d'un étage, croyez-le bien !

— Pourquoi ? C'est parfait, ici ! On doit être au calme pour travailler. Et puis, cela donne en arrière, sur les communs, d'où plus grande facilité de surveiller le personnel, même quand on est chez soi . . .

— Mais nous avons à l'étage inférieur quantité de chambres inutiles et vides, exposées de la même façon.

Elle secoua sa tête lumineuse :

— Excusez-moi, monsieur. Je ne pourrais pas habiter une autre chambre, je vous l'assure.

Leurs regards se croisèrent une seconde. Dans celui de Gérard passait une telle supplication passionnée, une telle caresse implorante, que la jeune fille ne put pas le soutenir.

Elle détourna ses yeux lumineux, avec une subite rougeur qui la rendit plus jeune encore et Gérard, qui vit ce trouble, murmura simplement :

— Vous ferez comme vous voudrez.

Mais ces simples mots achevèrent le trouble de Liette.

Elle s'élança dans le couloir précipitamment :

— Il ne reste plus que les cuisines à voir . . . fit-elle en rejoignant l'escalier.

— Il ne reste plus que les cuisines ! répéta Gérard, du même ton qu'il eût proféré : « Je suis le plus heureux des mortels ! »

Ils descendirent donc à l'office, et c'est là seulement que les domestiques eurent l'explication de cette jeune présence insolite.

— Françoise, Albert, Mariette, dit M. Maugrève avec une cordialité toute nouvelle pour son personnel, voici Mlle Liette qui remplacera Mlle Cami pendant la maladie de celle-ci. Je compte sur vous tous pour lui simplifier la tâche autant qu'il sera possible, et pour qu'en rentrant de la maison de santé, notre excellente gouvernante n'ait que des félicitations à faire à tout le monde !

Un silence mortel accueillit cette déclaration. Absolument sidérés, les domestiques s'entre-regardaient avec le même effarement.

Enfin, Françoise reprit ses esprits la première :

— Ça n'est pas grave, au moins, la maladie de mademoiselle ? demanda-t-elle poliment. Nous n'en savions rien, nous autres . . .

Décidément, M. Gérard, toujours si lointain, s'humanisait ! Il condescendit à expliquer :

— Mais nous non plus, ma bonne Françoise ! Nous l'ignorions jusqu'à ce matin où mademoiselle est arrivée avec cette mauvaise nouvelle. Une crise d'appendicite à opérer d'urgence ! Trois semaines au moins de repos ! Et cette Mlle Cami, qui est la conscience même, nous a envoyé sa nièce qui veut bien la remplacer auprès de nous pendant ce temps !

— Oh ! fit Françoise effarée ; mais alors, mais alors, mademoiselle ne sait pas encore ? Ni cette maladie, ni que la petite demoiselle est ici ? Elle n'en sait rien ?

— Mais non, ma bonne Françoise ? Elle n'en sait rien du tout ! dit Gérard, qui s'amusait de cet effarement, n'en comprenant pas la cause.

Mais, lorsque la porte se fut refermée sur les jeunes gens, la stupeur emplit l'office :

— Eh bien ! fit le vieil Albert suffoqué. Eh bien ! quand mademoiselle rentrera ce soir et qu'elle trouvera cette jeunesse installée dans la maison et déjà au mieux avec M. Gérard !

— Qu'est-ce qu'elle va dire, Seigneur ? s'exclama Françoise en levant les bras au ciel. Il y a de quoi lui tourner les sangs à la pauvre ! Une gouvernante pareille ! Mais qu'est-ce qu'elle va dire ?

— Tiens, elle la fichera à la porte, tout simplement, dit la femme de chambre qui, un peu plus jeune que le couple, s'exprimait de façon plus moderne.

VI

La surprise de Mlle Maugrève devait être forte, en effet, en trouvant Liette installée chez elle. Mais elle ne put égaler celle qu'elle éprouva en gare d'Ar-

HOURRA!

pour les Gouttes d'Orange Beech-Nut. Si savoureuses, piquantes . . . pleines de la riche saveur d'oranges mûres et juteuses. Ayez toujours un paquet de Gouttes d'Orange Beech-Nut à votre portée. Rafraîchissantes et agréables partout et toujours.

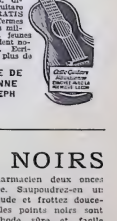
Il y a aussi les Gouttes de Citron, de Limon et de Burrer Scotch . . . et les Pastilles Noires contre la Toux.

JOUEZ LA GUITARE HAWAIENNE

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile, examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE
231 V RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.

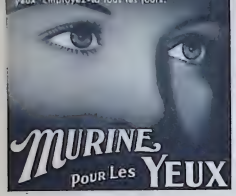
GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES



POINTS NOIRS

Achetez chez votre pharmacien deux onces de peroxine en poudre. Saupoudrez-en un linge mouillé d'eau chaude et frottez doucement la figure. Tous les points noirs sont dissous. C'est la méthode sûre et facile d'enlever les points noirs. Ayez un teint de Hollywood.

LES YEUX deviennent irités, pleureurs, rougis et souvent fatigués à l'excès par l'effort intense quotidien. Murine est recommandée pour soulager, apaiser, nettoyer et rafraîchir les yeux, car elle est sûre, réellement efficace et en usage depuis 40 ans. Murine aide la nature à conserver leur santé aux yeux, et des yeux en santé sont de beaux yeux. Employez-la tous les jours.



MURINE POUR LES YEUX

Vous qui aimez les beaux romans d'amour

ACHETEZ REGULIEREMENT

La Revue Populaire

EN PLUS du *Film*, prenez la bonne habitude d'acheter tous les mois *La Revue Populaire*, réputée pour ses grands romans d'amour complets, ses illustrations de luxe, ses articles choisis et ses chroniques de cinéma.

Son succès est si grand dans tous les coins de la province de Québec, ainsi que dans tous les centres canadiens-français du Canada et de la Nouvelle-Angleterre qu'il nous est permis de prédire que son tirage aura doublé dans moins de deux ans.

ABONNEMENT SPECIAL

(Pour le Canada seulement)

Poirier, Bessette & Cie. limitée
975, rue de Bullion, Montréal.

Ci-joint $2.00 pour un abonnement spécial de DEUX ANS à *La Revue Populaire*.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

vant, lorsqu'une de ses anciennes amies, tenue à l'écart de la Berneray depuis qu'elle avait deux filles à marier, l'aborda en ces termes :

— Alors, ma chère amie, vous êtes heureuse ? Peut-on vous féliciter ?

Sur le coup, elle ne comprit rien à ces mots sibyllins. Pour en saisir le sens, il eût fallu qu'elle fût au courant des potins de domestiques qui avaient couru en quelques heures de l'office à la ville et donnaient, depuis l'heure du thé, le fils Maugrève pour fiancé officiellement à une jolie blonde invitée à la Berneray.

Interdite, Mlle Maugrève qui ignorait tout, demanda :

— Me féliciter ? De quoi donc ?

— Mais, des fiançailles de votre frère, si j'en dois croire la rumeur publique. Je vous en veux un peu, vous savez, de ne pas m'en avoir informé une des premières !

Certaine, comme tout le monde, que ces fiançailles devaient désespérer la sœur jalouse, elle guettait sur son visage l'effet de ses paroles.

Elle n'y aperçut qu'un immense étonnement.

— Les fiançailles de Gérard ? Quel est ce canard ?

— Hé ! un canneton qui possède, paraît-il, le plumage le plus doré et des yeux . . . des yeux, tenez, ma chère, qui ont déjà fait tourner la tête à notre chef de gare qui l'a aperçue à son arrivée ce matin ! M. Maugrève fera bien de garder sa jeune femme ! Elle n'est dans le pays que depuis quelques heures et, déjà, tous les hommes en sont férus, depuis votre vieil Albert jusqu'au père Garnier, le bûcheron, dont elle a pansé le pied malade avec beaucoup de gentillesse, paraît-il

— Ah ! . . .

Cette fois Mlle Maugrève éclata de rire. L'aventure tournait au comique.

— Eh bien ! ma chère, tous ces gens-là sont vraiment très, très heureux, dit-elle gaîment. Parce qu'ils connaissent une personne, que, pour ma part, j'ignore totalement !

— Comment ? Serait-il possible ? . . . Alors, qu'elle est installée chez vous en reine et maîtresse depuis ce matin !

— Ce matin ! reprit Mlle Maugrève. Ah ! c'est trop drôle ! Tenez, j'en rirai longtemps, ma bonne amie, avec Gérard qui doit m'attendre dehors avec l'auto !

Et laissant son amie vaguement interdite et plus curieuse que jamais, elle s'élança vers la sortie des voyageurs.

Très vite, elle se dirigea vers la longue voiture verte afin de communiquer à son frère les détails de cette ridicule histoire, invention d'envieux et de médisants, quand elle s'arrêta, stupéfaite.

Gérard n'était pas là ! C'est le valet Albert qui raidi et correct, se tenait au volant.

— M. Gérard n'est pas malade ? ne put-elle s'empêcher de demander.

Mais tout de suite elle regretta sa question devant l'air gêné et compassé du domestique :

—Non, mademoiselle. Mais monsieur a dit qu'il ne pouvait pas venir lui-même, que c'était impossible, rapport à . . .

Devant cette attitude extraordinaire, un soupçon fulgura dans le cerveau de Mlle Maugrève. Y avait-il donc quelque chose de vrai dans les racontars qu'on venait de lui rapporter ?

Habile à plaider le faux pour savoir le vrai, elle jeta d'un air négligent :

— Oui, à cause de cette visite, n'est-ce pas ?

Stupéfait, mais soulagé qu'elle fût déjà au courant, il acquiesça :

— Justement, oui, mademoiselle, c'est à cause de cette demoiselle . . . il ne voulait pas la laisser dîner seule.

Elle reçut la nouvelle en pleine poitrine et elle demeura sans souffle une seconde.

Mlle Maugrève serra ses lèvres sur un cri qui faillit lui échapper, et, par une maîtrise d'elle-même dont on eût pu croire cette petite femme ronde et courte, incapable, parvint à ne poser nulle autre question. Elle ne voulait à aucun prix montrer sa surprise et sa curiosité au domestique qu'elle sentait en éveil.

Rencoignée dans le fond de la voiture, elle demeura donc parfaitement silencieuse, les yeux fermés pour mieux réfléchir à ce qui lui arrivait.

Il y avait une femme, et une femme jeune, depuis le matin à la Berneray ! Cela était certain maintenant. Mais qui était cette femme, cette jeune fille même, puisque Albert lui-même disait : « La demoiselle » ?

Mlle Maugrève avait beau agiter cette question, la retourner sous toutes ses faces, il lui était impossible d'y répondre.

Nulle parente, nulle amie assez intime pour venir ainsi à l'improviste s'installer chez elle ne répondait au signalement de l'inconnue. Depuis fort longtemps d'ailleurs, elle s'était ingéniée à faire autour d'eux le vide de toute jeunesse ! Alors ?

Alors, admettre l'idée que l'inconnue était invitée par Gérard, personnellement, tout juste aujourd'hui où sa sœur était absente ?

Admettre alors que Gérard avait des relations en dehors d'elle ? Si invraisemblable que cela pût lui paraître, il fallait bien s'en convaincre cependant ! Au cours de ses longues promenades qu'elle croyait solitaire, n'avait-il pas fait connaissance de quelque jolie fille qu'il voulait lui imposer comme belle-sœur, à présent ?

Une inconnue, une jeune fille lui disputant le cœur de Gérard ?

Un flot de sang, à cette pensée, vint obscurcir les idées, troubler la vue de Mlle Maugrève. Une autre dans le cœur

de son petit, une autre dans leur maison... Elle dut serrer les lèvres pour ne pas crier. Une peine affreuse en même temps que la rage d'avoir été jouée ravageait son cœur et son esprit.

Mais en elle quelque chose de désespéré ne voulait pas mourir. C'était l'espoir, l'espoir fou et indestructible des condamnés à mort. Si tout cela n'était pas vrai... s'il ne s'agissait que d'un mauvais rêve, d'un cauchemar horrible ?

Cependant, en arrivant à la Berneray, elle dut abandonner ce dernier espoir. Dès le vestibule un concert de voix alternées lui parvint parmi lesquelles celle de Gérard, haute, gaie, claironnante répondait gaîment à un organe féminin plus faible et absourdi.

Elle s'accrocha à une console pour ne pas tomber. C'était vrai, une femme était dans la salle à manger avec Gérard !

Elle s'accorda une minute de répit pour calmer son cœur affolé, puis, profitant de ce que Albert reconduisait la voiture au garage, elle approcha à pas légers de la porte, colla son œil à la serrure.

Une nouvelle palpitation faillit l'étouffer. En face d'elle, faisant vis-à-vis à Gérard, il y avait la plus délicieuse créature du monde ; et cette enfant blonde... elle, Sylvia, ne la connaissait pas !

Ainsi, c'était fini, bien fini d'espérer ! Il fallait accepter l'odieuse vérité ! Gérard, son Gérard bien-aimé, toute sa vie, toute sa tendresse, avait eu un secret pour elle ! Il avait connu, sans doute aimé, cette jeune fille en dehors de sa sœur, sans lui en parler, et il avait choisi ce jour de son absence pour l'implanter dans la maison, pour la lui imposer !

Comme c'était bas et laid ! Comme cela lui ressemblait peu à son enfant chéri toujours si délicat et si franc ! Fallait-il que cette étrangère l'ait déjà changé à ce point ?

Terrifiée, elle se disait qu'il fallait cependant entrer là, recevoir l'explication qu'il leur plairait de donner, lutter... tenter d'être la plus forte, ou, tout au moins, de ne s'avouer vaincue qu'à l'extrême limite !

Pour la première fois depuis des années, depuis qu'elle avait renoncé à être une femme, pour devenir uniquement la petite mère de Gérard, elle se regarda dans la glace. Elle se vit si pâle qu'elle eut presque peur.

Commencer un combat avec cette tête-là ? Allons donc, c'était donner toutes les armes à l'ennemi, cet ennemi rose et souriant et sûr de lui qui riait à côté de ce joli rire cristallin, argentin...

En tremblant, avec des doigts qui se crispaient, elle ouvrit son sac, prit un nécessaire que Gérard justement lui avait offert pour sa fête, et chose qu'elle ne faisait jamais, elle passa un peu de rose sur ses joues, elle rougit ses lèvres décolorées.

Puis, se redressant par un suprême effort, elle prépara son visage au sourire, sa voix au « bonsoir » habituel, et, elle entra.

Les jeunes gens se levèrent à son arrivée. Gérard avec l'élan coutumier pour venir embrasser «sa grande», Liette avec une réserve respectueuse.

— Bonsoir ! eut-elle le courage de dire le plus calmement du monde. Tout a bien marché ici en mon absence ?

— Parfaitement ! dit Gérard avec une gaîté qui la surprit. Et d'autant mieux qu'l nous est arrivé une voyageuse par le train qui t'emportait...

Une seconde il suspendit sa phrase et Mlle Maugrève, le sourire figé sur ses lèvres, crut tout de bon qu'elle allait mourir, puis il acheva gentiment avec une nuance de taquinerie :

— Mademoiselle est notre nouvelle gouvernante, notre femme de charge ! Et comme elle surprenait le regard d'agonie et d'affolement que sa sœur promenait de la jeune fille à son frère, il conclut, très gai :

— Hein ? Ça te suffoque comme moi, ma grande ? Une femme de charge de ce modèle-là, ça ne se voit pas tous les jours ? Nous en avons une veine !

Mais devant le silence de Mlle Maugrève, la petite Liette se hâta d'expliquer plus clairement, d'une petite voix douce et timide :

— Mademoiselle, je suis la nièce de Mlle Cami, votre gouvernante. Celle-ci prise d'une crise subite a été opérée d'urgence. Voici la lettre qu'elle vous adresse pour s'excuser et pour m'accréditer auprès de vous, afin que je la remplace jusqu'à son complet rétablissement. Elle a préféré m'envoyer immédiatement plutôt que de perdre du temps à vous avertir de mon arrivée, au moment où les moissons vous causent tant d'ouvrage.

Une sorte de détente physique accompagnait l'évanouissement de toutes les craintes atroces de Sylvia. Elle dut s'asseoir précipitamment. Et elle répéta avec un soupir de soulagement infini :

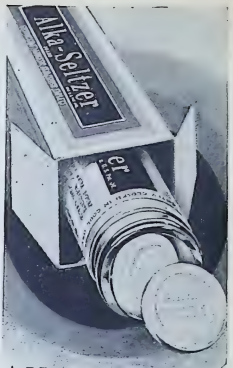
— C'était cela, c'était cela...

Gérard ne l'avait pas trompée, Gérard n'en aimait pas une autre, Gérard n'allait pas se marier... Pour le moment, elle était incapable de voir, in de comprendre autre chose. Et, elle était tellement heureuse que des larmes montèrent à ses yeux.

Liette les vit et fut reconnaissante à cette patronne autoritaire de se montrer si attachée à la vieille employée fidèle.

— Ne vous inquiétez pas outre mesure, mademoiselle, fit-elle avec un élan sympathique. Ma tante n'est pas en danger, je vous l'affirme ! Le chirurgien répond d'elle !

Mlle Maugrève éprouva une satisfaction infinie à ce qu'on eût trouvé cette explication à son émotion visible. Elle se contenta de murmurer :



Alka-Seltzer

saura vous maintenir à votre mieux

QUAND vous souffrez d'indigestion, acidité gastrique, mal de tête, malaise après les repas, un comprimé d'Alka-Seltzer dissous dans un verre d'eau vous apportera généralement un prompt soulagement s'il s'agit d'acidité. Vous aimerez Alka-Seltzer qui est agréable à prendre et très efficace. Ne laissez pas ces troubles passagers vous empêcher d'être constamment à votre mieux : Alcalisez avec Alka-Seltzer.

Toutes pharmacies
Paquets 35¢ et 75¢

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans 406, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes

— Cette bonne Cami ! Je l'aime tant, voyez-vous, je l'aime tant . . .

Mais c'était à son Gérard qu'elle pensait en prononçant ces mots, et une espèce d'hymne joyeux s'élevait dans son cœur.

— Ah ! il est encore à moi, il est à moi . . . et je ne me le laisserai pas enlever, par exemple ! Jamais ! Jamais !

En bas, à l'office, ils avaient beau tendre l'oreille vers le bruit possible d'une discussion en se répétant tout bas :

— Pauvre petite ! Elle va la mettre à la porte, bien sûr ! Gouvernante ici avec des yeux pareils ? Pensez-vous !

Ils ne purent surprendre que des éclats de gaîté.

Soulagée de toutes ses appréhensions, Mlle Maugrève pour un soir remisait son éternelle défiance et s'associait à la bonne humeur de son frère et de sa nouvelle femme de charge.

— Je ne lui donne pas deux jours pour faire ses paquets et repartir ! prophétisait la femme de chambre perspicace.

Et cependant Liette ne devait partir ni le premier, ni le second jour.

Ce fut tout simplement Gérard qui partit le troisième !

VII

Mademoiselle Maugrève avait été assez heureuse pour ne pas ressentir d'inquiétude pendant le premier soir. Elle fut assez habile pour dissimuler celles qui vinrent l'envahir dès le lendemain matin.

La présence d'une telle gouvernante ne pouvait être indifférente à la jalousie perpétuelle de cette sœur exclusive et tendre.

Cependant qu'était ce mal auprès de celui qu'elle avait redouté un instant horrible ? A peine une menace pour l'avenir si on n'y pourvoyait pas. Elle décida donc de déjouer cette embûche, comme elle avait su déjouer jusqu'ici toutes les autres.

Dès le matin, elle envoya une mystérieuse dépêche. Un autre télégramme y répondit, le lendemain, qu'elle tendit à Gérard très naturellement à travers la table, au moment du déjeuner.

Un oncle, que les Maugrève possédaient en Normandie, annonçait laconiquement qu'il venait de faire dans sa bibliothèque d'assez importantes trauvailles concernant la famille, et qu'il attendait d'urgence Gérard, avec lui, le dernier représentant des Maugrève.

Gérard lut le télégramme, jeta inconsciemment un regard vers Liette qui grignotait ses écrevisses comme une petite fille bien sage, et finit par dire :

— Ça, c'est embêtant !

— Qu'en sais-tu ? demanda innocemment sa sœur. Peut-être, au contraire, la découverte est-elle des plus intéressantes et même . . . avantageuse ? Note que l'oncle ne donne aucun détail ! S'agit-il de parchemins, de titres de noblesse, ou bien d'actes de propriété ignorés . . .

— Je m'en fiche pas mal ! fit-il irrévérencieusement en haussant une épaule. C'est ce voyage . . . ce voyage, juste en ce moment !

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il a de particulier, le moment ?

Il rougit un peu, fut pris de court, et finit par déclarer avec un aplomb déconcertant :

— Mais . . . les moissons battent leur plein.

— Mais, reprit-elle à son tour, comme tu n'as jamais eu l'habitude de t'en mêler le moins du monde . . .

— C'est que . . . justement, vois-tu, ma grande, j'ai pris la résolution de m'en occuper davantage à l'avenir. Je voudrais oui, je voudrais reprendre un peu plus effectivement ma place de maître dans le domaine et partager toutes tes peines et ton travail !

Elle haussa les sourcils, surprise infiniment, et vaguement contrariée :

— T'occuper du domaine ? Qu'est-ce que cette nouvelle lubie ? Puisque j'y suffis amplement ? Quel besoin de t'en mêler ? Amuse-toi donc pendant que je travaille, va, mon petit. Notre vie marche très bien comme ça et personne ne s'en plaint !

Comme il ne répondait pas, l'esprit visiblement préoccupé, elle insista :

— A moins que tu n'aies quelques reproches à me faire sur la façon dont je l'ai gérè jusqu'ici, laisse le domaine tranquille !

Elle attendait une dénégation véhémente. Elle fut surprise de voir une hésitation glisser sur le visage de son frère. Il ouvrit les lèvres comme s'il allait parler ; mais, à la surprise encore plus grande de Mlle Maugrève, elle vit nettement un signe de Liette qui lui enjoignait le silence.

Cette connivence silencieuse acheva de l'inquiéter. Cette gamine avait-elle donc déjà des secrets avec Gérard ? . . . Qu'avaient-ils pu manigancer pendant ces longues courses à travers champs où son frère l'avait entraînée toute la journée de la veille ? Allons, il était temps, grand temps ! Et, tranquillement, elle dit en pelant sa poire :

— A quelle heure pars-tu ?

— Mais . . . essaya de protester Gérard, est-il bien nécessaire . . .

— Je le trouve si nécessaire, dit Mlle Maugrève de la même voix unie et sans timbre que, au cas où tu ne pourrais le faire, c'est moi qui accomplirais ce voyage !

— A cette époque ? En pleine moisson !

— Sans un instant d'hésitation, dit-elle très calme.

Il ne put que baisser la tête :

— Alors, je partirai demain matin.

Et il avait ajouté avec un nouveau regard vers la toison blonde :

— Cela ne peut d'ailleurs pas durer bien longtemps !

— Nous verrons, fit Mlle Maugrève avec un énigmatique sourire.

Et Gérard était parti ! En même temps que lui, par la poste, une lettre de sa sœur s'en allait vers l'oncle Maugrève auquel elle expliquait que Gérard, sur le point de faire une grosse sottise (sur laquelle on ne lui donnait pas plus amples détails), avait absolument besoin d'être retenue hors de chez lui pendant plusieurs semaines.

Quinze jours après, il n'était pas encore revenu.

Dans la grande maison, désertée par son élément mâle, les deux femmes menaient une vie bien organisée et, Mlle Maugrève devait se l'avouer, non sans charme.

Privée de toute influence sur Gérard, Liette redevenait une enfant exquise dont la société ne pouvait qu'être agréable à Mlle Sylvia. Pleine d'activité, elle s'acquittait merveilleusement de sa tâche de gouvernante. Jamais la maison n'avait été mieux dirigée, les repas plus soignés, le personnel mieux en main. Pas la moindre anicroche, le plus petit avatar . . .

Par-dessus le marché, elle savait causer, chantait à ravir les romances que Mlle Maugrève aimait, jouait du piano comme une virtuose, et ne craignait pas de mettre ses petites mains à la pâte pour confectionner de délicieuses pâtisseries.

Ainsi, débarrassée de toute crainte, la sœur de Gérard se laissait-elle aller au charme sympathique de la jeune fille et se montrait-elle aussi bienveillante que possible vis-à-vis d'elle.

Une très grande confiance, un abandon presque affectueux, avaient été, dès les premiers jours, la réponse du petit cœur tendre de Liette.

Elle s'était prise peu à peu à aimer de tout son cœur cette maîtresse indulgente, familière et sans morgue, qui lui témoignait tant de bonté, et quand elle pensait avec, peut-être, un peu trop de douceur à l'absent elle se disait bien innocemment que ce devait être le trop-plein de sa reconnaissante sympathie pour la sœur, qu'elle reversait naturellement sur lui !

Le docteur Labat, amusé et surpris, avait assisté à ce qu'il appelait tout bas « le chef-d'œuvre de Mlle Maugrève » avec un intérêt tout passionné. Rien de ce qui pouvait se passer dans ce cerveau, excessif dans ses haines comme dans son amour, ne pouvait le laisser indifférent. Il se passionnait pour le secret de cette créature exceptionnelle qui, en ce siècle de veulerie et d'indifférence, était capable d'aimer ce frère auquel elle avait sacrifié toute sa jeunesse, jusque dans l'intrigue . . . peut-être jusqu'au crime !

Et cependant le docteur regrettait pour son ami l'interruption brutale de sa fraîche idylle avec Liette.

Familier de la maison, appelé sans cesse auprès de Mlle Maugrève qui avait la petite faiblesse de se croire malade au moindre symptôme anormal, il avait pu apprécier la fine délicatesse, la fraîcheur d'âme, de cette enfant au clair regard.

Il lui semblait que nulle autre n'aurait pu toucher avec des mains plus pures et délicates à ce cœur un peu farouche et cependant si naïf !

Son expérience, sa fine psychologie, faisaient redouter à Maurice pour son ami la rencontre de quelque adroite intrigante qui saurait d'autant mieux capter la confiance du jeune homme qu'il avait été tenu loin de toute femme jusqu'ici !

Tandis que cette petite fille, si sincèrement droite et bonne, ne pouvait, semblait-il, lui apporter qu'amour et bonheur !

Oui, n'était l'admiration qu'il éprouvait pour cet ouvrage d'art qu'était le départ soudain de Gérard, Maurice regrettait, et de tout son cœur, l'interruption du gentil roman ébauché. Il était certain que Gérard eût été incapable de supporter longtemps le charme de Liette sans rendre les armes, et il espérait vivement qu'un prompt retour permît à celui-ci une douce défaite.

Cependant la troisième semaine commençait et Gérard n'était toujours pas revenu !

On parlait maintenant du départ de Liette ! Mlle Cami tout à fait rétablie, écrivait qu'elle ne tarderait plus que quelques jours à venir reprendre sa place. Liette en montrait un petit visage sincèrement navré. Il lui semblait désespérant, sans qu'elle comprît au juste pourquoi, de quitter cette maison accueillante où les premières heures lui avaient paru si douces . . . et où les suivantes avaient été sans douleur ! Qu'elle eût voulu prolonger son séjour ! Comme elle eût souhaité que sa tante prît quelques jours de convalescence supplémentaire !

Quant à Mlle Maugrève, elle montrait à ces nouvelles une discrète joie et des regrets convenables !

Tout le monde se conduisait comme il convenait. Tout était parfait et dans l'ordre des choses !

Pourquoi donc le jeune docteur se fût-il montré plus exigeant du sort que les intéressés eux-mêmes ?

Puisque Gérard n'était pas revenu plus vite, ç'était sans doute que le charme jeté par Liette ne l'avait pas encore bien profondément touché ? Pourquoi Maurice s'imaginait-il le désespoir de son ami retrouvant la cage vide et le délicieux oiseau de paradis envolé à son retour ?

Fantaisie de poète que rien ne semblait justifier.

Et on était arrivé ainsi à la veille du départ définitif de Liette !

VIII

Gérard, contre toute espérance, arriva le matin, en même temps que l'excellente Mlle Cami qui venait reprendre sa place.

En voyant son frère sauter allégrement de l'auto qu'elle avait envoyée à la gare pour chercher la gouvernante, Mlle Maugrève eut un pincement au cœur.

Cela pouvait n'être qu'un hasard, certes. Cependant, cette arrivée soudaine, imprévue, lui semblait de très mauvais présage.

Elle serra Gérard dans ses bras comme une mère, non pas qui retrouve son enfant chéri après un long voyage, mais qui craint plutôt de le perdre à jamais. Pour la première fois, elle eut la douleur de le sentir distrait en son étreinte, y répondant hâtivement.

Par-dessus son épaule, il cherchait déjà un autre visage, mince et clair, et lui souriait tendrement.

Pas une parole n'avait encore été prononcée que le drame éclatait dans toute sa violence !

Cependant, comme presque toujours dans les situations violentes qui mettent en conflit les cœurs, les mots furent les plus naturels, les plus empreints de banalité courante. Qui donc a dit avec raison qu'ils étaient les déguisements de l'âme ?

Mlle Maugrève qui, seule peut-être, percevait nettement la gravité de la situation, eut la force de sourire :

— Tous les deux ensemble ? Quel bienheureux hasard ?

— Une véritable chance, jeta légèrement Gérard, qui, cependant, savait l'avoir savamment aidée. Nous nous sommes rencontrés à Clermont ! Eh bien ! mademoiselle Liette, tout à fait habituée, maintenant ?

Il la saluait avec discrétion, tandis que ses yeux murmuraient :

— Je vous adore ! Et vous ?

Très rose, Liette dit simplement :

— Mais oui, monsieur.

Et, au ton mourant de sa voix, les yeux pouvaient fort bien croire qu'on leur répondait aussi à eux !

Quant à la pauvre Mlle Cami, elle semblait complètement effarée, ahurie, éperdue. Etait-ce le retour au bercail après ces longues semaines d'absence qui mettait une telle émotion sur son vieux visage ridé et dans sa voix ? Mlle Maugrève se le demandait avec une anxiété aiguë, tandis que sa femme de charge répétait simplement en serrant les mains de sa nièce avec une sorte d'émerveillement.

— Ma petite Liette ! Oh ! ma petite Liette !

— Elle a été bien mignonne, dit simplement Mlle Maugrève qui avait en-

"Glare-Proof"
est flatteuse sous une lumière éclatante

3 nuances de Pond's Sunlight
Brunette d'été
Sunlight (CLAIRE)
Sunlight (FONCÉE)

Les nuances de poudre Pond's "Sunlight" ne captent que les plus doux rayons du soleil . . . et *flattent* votre visage sous la lumière la plus vive! Trois nuances magnifiques, complètement différentes des anciennes nuances bronzées. Essayez-les gratis.

Ou bien, achetez-en une boîte. Si vous ne la trouvez pas plus flatteuse que les nuances bronzées ordinaires, retournez-nous la boîte. Nous vous rembourserons son prix d'achat ainsi que les frais d'envoi. Jolis pots avec couvercle vissé, 50¢. Grandes boîtes nouvelles, 15¢, 30¢.

Essayez-les GRATIS à la lumière "blouissante du soleil

Faites ce Coupon

Pond's Extract Co. of Canada, Ltd., Dépt. PG-102 Brock Avenue, Toronto, Ontario. Veuillez m'envoyer immédiatement, gratis, 3 nouvelles nuances de poudre Pond's "Sunlight"; assez de chaque pour un essai de 5 jours. (Cette offre expire le 1er septembre 1937)

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Province _____

Tous droits réservés par Pond's Extract Co. of Canada, Ltd.

vie de la jeter dehors ou de l'étrangler.

Ce fut à cet instant qu'une troisième silhouette jaillit de la voiture arrêtée le long du perron.

— Comment, vous aussi, docteur ? s'écria Sylvia surprise.

— Requis par Gérard pour venir examiner Mlle Cami avant sa reprise de fonctions, mademoiselle ! Il est passé me chercher en auto et je n'ai pu résister au plaisir de venir immédiatement pour bavarder un peu avec lui en chemin !

— Oui, dit Gérard avec une assurance et une autorité toutes nouvelles, je ne veux pas que cette excellente Mlle Cami présume trop de ses forces. L'opération est encore très récente, somme toute. Je tenais à ce qu'elle soit examinée après ce voyage qui a dû beaucoup la fatiguer !

Sa sœur se mordit violemment la lèvre inférieure. Si violemment qu'une goutte de sang y perla. Elle souffrait de cette immixtion de Gérard dans ce qui était son domaine particulier : la direction de la maison presque davantage que de son indifférence nouvelle.

Elle ne voulut pas accuser la prise d'autorité du jeune homme et dit simplement en souriant avec effort :

— Vous deviez venir aujourd'hui, mon cher Maurice. Je vous avais écrit un mot hier soir pour vous demander de passer justement dans le même but ! Comment vous sentez-vous, ma bonne Cami ?

Touchée aux larmes par tant d'attentions, la pauvre Mlle Cami ne savait qui remercier. Elle ne put que balbutier d'une voix tremblante :

— Oh ! mademoiselle... Oh ! monsieur !

Puis elle fondit en larmes sur l'épaule de Liette.

Peu habituée à une telle émotivité de sa gouvernante, Mlle Maugrève échangea un regard de stupéfaction avec le docteur et la jeune fille :

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura-t-elle inquiète

Mais, seul, Gérard ne semblait pas partager l'étonnement général. Il posa affectueusement la main sur l'épaule tressaillante de la vieille gouvernante et déclara avec désinvolture :

— Bah ! un peu de nervosité ! C'est la fatigue du voyage... Mon vieux Maurice, je crois que j'ai bien fait de t'amener avec nous...

Et montrant l'escalier vers lequel Liette dirigeait les pas chancelants de sa tante, à peine calmée :

— Va faire ton devoir, mon vieux, va...

Il sembla à sa sœur, inquiète et tendue, qu'un clin d'œil s'échangeait entre les jeunes gens !

— Pourquoi as-tu fait un signe à Labat ? ne put-elle s'empêcher de demander des qu'ils furent seuls, comme une maman vigilante qui remarque les plus petites grimaces de l'enfant chéri.

Et ce fut avec l'impudeur des enfants en faute que Gérard lui répondit, mentant peut-être pour la première fois à cette sœur chérie :

— Moi, un signe ? Tu as rêvé, ma grande !

Mlle Maugrève eut la prescience d'un changement profond, définitif, en lui. N'avait-il pas déjà un air d'assurance, d'indépendance qu'elle ne lui avait jamais vu ?

— Mon petit ! Mon chéri, murmura-t-elle tendrement. Comme je suis heureuse de te revoir ! Si tu savais combien ton absence m'a semblée longue !

— Tiens ? fit-il taquin. Pourquoi m'engager à la prolonger dans toutes tes lettres, alors ?

— Je ne pensais qu'à toi et à ton bien, dit-elle sincère. Les voyages, avec leur nouveauté, sont les meilleures distractions de la jeunesse, et tu ne te distrais pas assez, Gérard.

— Ça, fit-il avec une soudaine explosion joyeuse, absolument inexplicable, c'est tout à fait mon avis ! Mais on pourrait changer, il me semble ? Pourquoi toujours vivre confinés entre nos quatre murs sans voir personne ? Si nous sortions, si nous recevions un peu ? L'oncle Maugrève a donné quelques petites soirées charmantes pendant mon séjour là-bas et je me suis beaucoup amusé !

Elle le regardait fixement, mal convaincue. Il lui semblait que cette vie, cette exubérance nouvelle sautait sur le premier prétexte pour s'extérioriser. Que cachait cette soudaine soif de sociabilité ? Etait-ce vrai que Gérard s'était beaucoup amusé là-bas ? Mais alors, Liette ? Péril imaginaire ?

En alerte, cependant, elle ne s'accorda pas le droit de respirer. On verrait, on verrait...

Et sentant que, pour le moment, son désarroi la rendait inférieure, elle si adroite, à ce grand garçon qui faisait ses premiers pas dans le sentier de la ruse, elle coupa l'entretien.

— Va donc te laver les mains ! fit-elle gentiment grondeuse.

L'heure du déjeuner, quelques instants plus tard, réunit tout le monde dans la salle à manger.

Mlle Maugrève demanda d'un air vivement intéressé au docteur :

— Eh bien ! cette malade ? Est-elle bien guérie ?

— Heu ! Heu !... fit-il dubitatif. Nous ne sommes pas encore bien solide, vous savez !

— Evidemment ! Mais tout suit le cours normal des choses ? Oui ? Alors, avec une bonne nourriture et suffisamment de repos...

Le jeune docteur promena son regard de Gérard, dont les yeux étincelaient, à la bonne Mlle Cami qui plongeait son nez dans son assiette avec obstination.

— Ecoutez, ma bonne amie, finit-il par dire rondement, je vous dois la vérité. Mlle Cami ne voulait pas que je vous la dise : mais elle avait beaucoup trop préjugé de ses forces en revenant si vite ! Il lui faudrait encore au moins quinze jours de repos complet, absolu. Sinon, nous courons à un accident presque certain...

— Je suis désolée... commença Mlle Maugrève surprise.

Mais Gérard coupa irrévérencieusement et triomphalement la parole à son aînée :

— Qu'à cela ne tienne ! Rien de plus facile... Mlle Cami se reposera tant qu'elle voudra ici. Pendant ce temps nous garderons sa nièce qui, il faut en convenir, ne l'a pas trop mal remplacée jusqu'ici dans ses fonctions de gouvernante !

Mlle Maugrève ouvrait la bouche, les sourcils hauts, les lèvres frémissantes. Très vite le docteur Labat coupa ce qu'elle allait dire :

— Mais c'est parfait ! Excellente idée... dans ce cas, je ne m'oppose pas à ce qu'elle reste ici, au contraire. L'air de nos montagnes lui fera le plus grand bien, et dans quinze jours vous aurez retrouvé, mademoiselle, votre gouvernante vaillante et solide comme par le passé.

— Mais, balbutia la femme de charge. Je ne veux pas abuser... Il me semble que je pourrais... mademoiselle, ne croyez pas...

Mais Mlle Maugrève se sentait prise. Comment s'opposer ouvertement à ce projet si naturel, si normal ?

Une rage sourde, terrible, l'étranglait. Malgré l'enchaînement des choses, elle avait l'impression d'être le jouet, la dupe, d'un petit complot et cela lui semblait insupportable.

Son regard se promena du docteur, imperturbable, à Mlle Cami affolée. Elle pensa que de celle-ci lui viendrait peut-être la lumière. Au passage, elle avait vu tant de surprise heureuse dans les yeux de la petite Liette qu'elle l'excluait définitivement de toute cette petite intrigue, si vraiment, intrigue il y avait. Quant à Gérard, le nez dans son assiette, l'air faussement désinvolte et indifférent avec exaltation, il s'efforçait à dissimuler pour la première fois de sa vie, avec une maladresse qui le trahissait.

Lutter de face semblait impossible. Avec la lente patience des triomphateurs, Mlle Maugrève décida d'attendre.

Elle remercia le sort qui l'avait empêchée de répondre de suite, de prendre position contre son frère.

Une certitude lui venait du danger qu'elle courrait à cette attitude.

Elle sourit donc avec bienveillance :

— Mais oui, mademoiselle, il faut être raisonnable ! Laissez-vous soigner, laissez-vous gâter. C'est bien votre tour.

Mais, infiniment adroite, tout en ayant l'air d'approuver, elle n'avait pas dit :

— Que Liette reste !

IX

"Mademoiselle, dit doucement Mlle Maugrève qui venait de pénétrer dans la chambre où reposait la gouvernante. Mademoiselle, je suis venue vous parler un peu de nos enfants.

Elle se souleva sur un coude, stupéfaite, presque inquiète :

— Mais je . . . je ne comprends pas ?

— Voyons, voyons, ma bonne Cami, qu'est-ce que cette plaisanterie ? Que vous a donc dit mon petit Gérard au sujet de votre nièce ?

Alors, toute l'émotion, toute la crainte de la vieille créature dévouée, creva en paroles incohérentes :

— Mademoiselle ! Oh ! mademoiselle, je savais bien . . . Il avait tort de vouloir tout vous cacher ! Comme si on pouvait ! Mais ce n'est pas de ma faute, je vous supplie de le croire . . .

Doucement, avec beaucoup d'indulgence, elle la rassura :

— Mais j'en suis certaine, ma bonne Cami ! Il est impossible que vous vous soyez prêtée à pareille folie, je le sais ! Mais la jeunesse ! . . .

Tant de mansuétude transporta de reconnaissance Mlle Cami :

— Comme vous êtes bonne ! Mais vous jugez, n'est-ce pas, vous aussi, que c'est une folie ?

— Qui sait ? Qui sait ? Il faut voir . . . raisonner . . . Voyons, pour commencer par le commencement, que s'est-il passé entre Gérard et vous ?

— Eh bien ! mademoiselle, voilà : Il y a une huitaine de jours, M. Gérard est arrivé à Poitiers.

— A Poitiers ? Et je le croyais encore en Normandie !

— Il m'a dit qu'il venait lui-même prendre de mes nouvelles et il s'est installé là-bas, venant me voir chaque jour longuement, et s'inquiétant de mes relations, de ma famille . . . J'étais très touchée, mademoiselle le comprendra ! Il est vrai que la plupart du temps il me parlait de ma nièce ; mais je n'avais pas fait attention, n'est-ce pas ? J'étais si loin, si loin de me douter . . .

Elle s'arrêta une seconde pour scruter le visage de Mlle Maugrève.

— Continuez, continuez, fit celle-ci brièvement.

Elle vivait un véritable calvaire. Ainsi, tandis qu'elle le croyait près de son oncle, il courait aux renseignements sur cette petite. Non seulement il ne l'avait pas oubliée, mais encore il prenait les choses au sérieux . . . Ah ! comme on l'avait trompée, elle, Sylvia !

— Quand j'ai compris, reprit la gouvernante, j'ai essayé de le dissuader. J'ai tout dit : la différence de situation, de milieu, ma position subalterne ici . . . et vos bienfaits . . . j'ai rappelé votre dévouement, vos sacrifices . . .

Nettement, elle coupa :

— Cela n'a pas à entrer en ligne de compte.

— Comment, mademoiselle ? Cependant, je croyais, je pensais . . .

— Qu'est-ce que vous pensiez, ma bonne Cami ? demanda-t-elle très douce.

— Mais, que mademoiselle ne pourrait que souffrir, et beaucoup, de voir M. Gérard se marier . . .

— Se marier contre mon gré, oui, dit-elle nettement. Se marier avec une femme qui me l'arracherait, me l'enlèverait, certes ! Mais ne croyez-vous pas que tous les sacrifices que j'ai faits au bonheur de mon frère m'ont créé le devoir de continuer toujours à le faire passer avant toute chose ?

— Mademoiselle ! Oh ! mademoiselle . . . la meilleure et la plus sainte des femmes, murmura Mlle Cami bouleversée d'admiration.

— Je ne suis pas une sainte, ma bonne Cami. Je suis seulement une mère ! Oui, vraiment, une mère, pour Gérard. Et ce n'est déjà pas mal.

Elle respirait avec difficulté, avec effort :

— Seulement, pourquoi ne pas m'avoir parlé de tout ceci franchement ? Pourquoi se cacher de moi ?

— Il avait un peu peur, mademoiselle. Elle eut un cri :

— Peur de moi ?

Le péril était là, oui dans ce seul mot : « Peur ! » Ce mot hideux, déformant, qui lui prendrait le cœur de Gérard, mieux que toutes les amours, mieux que tous les mariages . . . Peur ! Il avait peur d'elle !

— Oui, il craignait, comme moi, une opposition de mademoiselle à son projet, il voulait gagner du temps . . .

— En me jouant la comédie, fit-elle douloureuse. Ah ! cela, c'est indigne de lui !

Deux jours et deux nuits sans sommeil, elle ressassa cet outrage, cette douleur.

Elle avait donné à la gouvernante l'ordre de taire leur entretien et celle-ci pensant travailler au bonheur de sa nièce avait tenu parole.

Le troisième matin, les traits creusés par le souci et la lutte intérieure, Mlle Maugrève fit appeler son frère dans sa chambre.

Il la trouva pâle et fatiguée.

— Ce n'est rien, fit-elle, quelques ennuis légers. Et puis j'ai beaucoup réfléchi pendant ces jours derniers . . . j'ai pensé à toi, à ton bonheur, mon grand ! Je me demande parfois s'il ne serait pas bon de mettre un peu de jeunesse sous ce toit . . . J'y pense, tiens, surtout depuis que cette charmante petite Liette

Femmes, Jeunes Filles...

Améliorez votre santé, augmentez vos forces et soyez bien portantes. Prenez le tonique ZYMOPHOS qui développe les globules rouges du sang,

renforcit les os, calme les nerfs, raffermit les muscles et aide la digestion.

Le tonique ZYMOPHOS vous remettra sur pieds, vous donnera une nouvelle vigueur, rapidement et sûrement. Procurez-vous en une bouteille aujourd'hui même.

En vente dans toutes les pharmacies $1.00 la bouteille, ou expédié directement sur réception du prix.

LABORATOIRES LORBIS ①
Boîte postale 424, Station M, Montréal

ZYMOPHOS

Le tonique des Nerfs et de la Digestion

SI . . . vous désirez de la lecture intéressante, abonnez-vous à nos TROIS MAGAZINES . . . Voir l'annonce à la page 31.

est venu égayer notre maison. Je me dis qu'elle sera bien triste, bien vide lorsqu'elle l'aura désertée ! Qu'en penses-tu ?

Il hésita à répondre, très rouge, très troublé :

— Mais je . . . en vérité . . .

Alors, elle éclata :

— Pourquoi ne me dis-tu pas que tu serais heureux de la garder ? Est-ce donc que je te fais peur ?

Il s'était dressé, tout pâle maintenant. Etait-ce la lutte qui commençait. Et Sylvia le sentit, lui qu'elle avait bercé sur ses genoux, tout prêt à l'affronter, à lui tenir tête.

Il lui sembla que quelque chose mourait en elle. Mais par un violent effort, elle réagit, força sa bouche au sourire :

— Allons, viens m'embrasser, grand serin, lui dit-elle.

Ce fut comme si, brusquement, on détendait les pauvres nerfs du jeune homme. Dans un subit abandon de tout son être, il se précipita dans les bras qui s'offraient, blottit sa tête au chaud repli du cou tant aimé, reprenant sa place de petit enfant gâté et toujours pardonné.

— Ah ! ma grande, ma grande ! soupira-t-il passionnément. Il n'y pas de créature plus belle, ni meilleure que toi sur la terre !

Détendue, soulagée, il sembla à Sylvia qu'elle venait de reconquérir un trésor perdu ! Qui donc pourrait lui prendre Gérard maintenant ?

Elle savait qu'elle garderait toujours la meilleure part.

A genoux devant elle, il se confessait humblement :

— Je l'ai aimée dès le premier jour ! Quand je suis parti il était déjà trop tard ! Là-bas, je n'ai pu l'oublier. J'ai voulu cependant éprouver par l'absence ce sentiment qui me semblait bien subit pour être durable . . . Peine perdue ! . . . Alors, j'ai tenu à connaître son passé, sa famille, avant de venir te dire : « Voici celle que je te donne pour sœur ! » Tout est parfait. Nous n'avons aucune objection à présenter à ce sujet, sauf la fortune, mais cela . . .

— Nous en avons pour deux, dit Mlle Maugrève qui caressait les cheveux de son frère.

— Oh ! je ne veux pas qu'elle soit humiliée. Si elle consent, je lui reconnaîtrai une dot . . . mais, consentira-t-elle ?

Elle redressa la tête, surprise :

— Quoi ? tu n'as aucun doute à ce sujet, je pense ?

— Mais si, j'en ai beaucoup, avoua-t-il humblement. Elle est si jeune, si fraîche . . . Comment savoir ?

— En le lui demandant, dit-elle, c'est le meilleur moyen.

X

LIETTE venait de descendre au potager. Elle voulait désigner elle-même au jardinier les salades qu'il convenait de cueillir, car celui-ci avait la manie de les envoyer à la cuisine, ou encore vertes,. ou déjà montées en graines.

Gentille et fraîche, elle trottinait entre les plans, maintenant, dans son tablier retroussé, les laitues déjà cueillies.

Elle portait, selon son habitude, une robe très simple bleu de lin, avec la clarté du col et du tablier blancs, Tout dans son attitude était dignité et humilité, s'il est possible que ces deux vocables puissent voisiner dans les grandes âmes.

Oui, Liette était humble en ce sens qu'elle connaissait l'infériorité matérielle de sa situation ; mais elle avait cette dignité fière de ceux qui se savent supérieurs à leur tâche et tentent de l'ennoblir, pour l'élever jusqu'à eux, plutôt que de descendre vers elle.

De loin, elle vit Gérard descendre le perron en trois bonds et dévaler les allées vers elle.

Il y avait entre eux une si complète sympathie, une communion d'âme et de goûts si étroite, que Liette ne cherchait plus pourquoi elle était si heureuse lorsqu'elle l'apercevait.

D'un élan très sincère, elle fit quelques pas au-devant de lui. ce que voyant, le jardinier resta le nez en l'air à les observer.

Mais Gérard voulait la solitude et la paix. Il s'écria joyeusement :

— On dirait la jardinière . . . la jardinière du roi ! comme disait une vieille chanson de ma nourrice. Sapristi ! vous en avez de la veine, père Antoine, d'avoir trouvé un aide pareil ! Cela me donne envie de tâter du métier . . . passez-moi votre couteau ; je cueillerai très bien ces salades sous la haute surveillance de Mlle Liette !

— Bien sûr, m'sieur Gérard ; mais c'est rapport au terreau . . .

— Quoi, rapport au terreau ? Vous avez peur que je le mange, votre terreau ? Je ne lui ferai pas de mal, allez !

— Que non, mais c'est p't'être bien lui qui en fera à votre biau pantalon neuf, dame ! A moins que vous vouliez aussi mon tablier ?

— Merci pour le tablier et la bonne intention. Père Antoine, vous êtes le meilleur des hommes, et vos salades les plus fraîches et les plus belles de la terre !

Liette riait de cet entrain inaccoutumé. Le père Antoine les regarda avec indulgence et se décida enfin à s'éloigner en murmurant :

— Ah ! jeunesse . . .

— Ah ! soupira Gérard, quand il eut disparu entre les choux de Bruxelles, maintenant . . .

— Maintenant, reprit Liette sérieuse, cueillons nos salades.

Interloqué, il la regarda, puis le couteau qu'il tenait. Mais elle avait l'air si candide que, désarmé, il s'inclina vers le plan :

— Ah ! ah ! . . . Alors, cueillons. Oh ! celle-ci comme elle est belle !

Ebloui par son regard, il avait saisi n'importe quelle laitue au hasard.

— Mais non, fit-elle, est elle montée en graines, voyons !

— C'est donc pour ça qu'elle est si grande . . . Ecoutez mademoiselle Liette, je voulais vous dire . . .

Liette ne l'écoutait pas. Toute à sa besogne, elle désignait une tête bien pommée :

— Tenez, celle-là, à droite ! Elle est superbe.

— Merveilleuse, adorable . . . un teint de fraîcheur, et puis un regard si bleu, si limpide . . . fit-il tout en taillant à tort et à travers tout ce qui se trouvait sous sa main, les yeux toujours levés vers elle.

Affolée, elle protesta :

— Mais qu'est-ce que vous faites ? Mais qu'est-ce que vous dites ? Oh ! monsieur Gérard ! Oh ! . . . ces pauvres salades . . .

Elle disait cela du ton dont on murmure : « Quel bonheur ! »

Alors, il se redressa et, lâchant sa cueillette au beau milieu de l'allée :

— Oui, vous avez raison ! Ces pauvres salades, laissons-les donc tranquilles ! Tout cela a si peu d'importance ! La seule chose, la seule au monde, qui compte, c'est ce beau matin, ce matin incomparable, ce matin, comme je n'en ai jamais vu ! N'est-ce pas qu'il fait beau ?

— Oh ! oui, monsieur Gérard ! dit-elle avec conviction.

— N'est-ce pas que les fleurs sentent meilleur, que les papillons sont plus beaux et les laitues plus pommées que n'importe quel autre matin de la vie ?

Elle tremblait un peu et baissa les yeux pour répondre :

— Oui, il me semble, monsieur Gérard.

— N'est-ce pas que nous sommes bien, divinement, là, tous les deux à cueillir des salades dans ce jardin qui embaume ! Avez-vous été mieux, autre part, à n'importe quel moment de votre existence, vous, mademoiselle Liette ?

Prise de court, elle devint encore plus rouge :

— Je . . . je ne crois pas.

— Et moi, fit-il tout joyeux, j'en suis sûr ! Et comme j'ai très, très envie d'être heureux, j'ai décidé que cela continuerait ainsi toute la vie, toute la vie . . .

— Mais, fit-elle toute bouleversée, comment voulez-vous ? . . .

— C'est très simple ! Et cela dépend uniquement de vous ! Il suffirait, petite fille exquise, que vous placiez votre petite main confiante dans la main que voici et que vous l'y laissiez pour toujours.

Brusquement, elle croisa ses mains, comme devant un rêve trop beau et murmura, tandis que toutes ses salades roulaient à terre :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Mais soudain elle se reprit un peu ,et le fixant courageusement :

— Monsieur Gérard, c'est bien vrai, bien vrai ? Mais ce que vous m'offrez là, ce n'est pas par pitié, parce que je suis une petite fille pauvre et sans famille ? C'est . . .

Gérard incliné vers elle allait répondre dans un baiser, mais une voix derrière eux répondit très doucement à sa place :

— C'est parce que vous êtes une enfant exquise que nous aimons de tout notre cœur, ma petite Liette !

Et ce fut Mlle Maugrève qui donna à Liette le premier baiser ! Léo Dartey

FIN

GABY MORLAY

(*Suite de la page 9*)

connaissais bien, mais je m'aperçois en tournant qu'il me faut travailler encore ce rôle.

Quelle conscience dans son métier ! Comme Gaby Morlay est loin de ces artistes qui sont toujours satisfaites d'elles-mêmes et qui s'imaginent que si elles sont belles et bien habillées elles ont tout ce qu'il faut pour plaire.

La sonnerie retentit pour le commencement du spectacle. J'aurais voulu lui demander tant de choses encore.

Je hasarde une autre question :

— Etes-vous mariée, madame ?

— Oh non ! me répond-elle vivement. Vous voyez ici ma compagne de tous les instants.

Et comme, étonnée, je cherche la « compagne », j'aperçois Bibiche. Bibiche que vous avez vue dans « *Les Amants Terribles* ». Bibiche qui aboie mais ne mord pas. Bibiche, cette fantaisiste rapportée du désert, née au pied des Pyramides, d'une caniche maltaise et d'un griffon abyssin.

Si Bibiche est la seule compagne de Gaby Morlay c'est que celle-ci le veut bien ainsi, car ses admirateurs sont légion. La sonnerie du téléphone n'est interrompue que par des coups frappés à la porte de sa loge. Et voilà qu'on apporte un grand carton rempli de gardénias couchés sur un lit de ouate. Le tout est d'une blancheur immaculée.

Ils viennent de Londres. Un de ses admirateurs les a fait venir par avion.

— J'adore les gardénias, dit-elle. D'ailleurs, je n'aime que les fleurs blanches.

En effet, sa loge regorge de tulipes, de camélias, de boules de neige, d'hortensias, et en regardant cet amoncellement de fleurs blanches, je songe à la fillette de quinze ans et demi qui dans une pauvre loge de théâtre de quartier rêvait à ce décor somptueux où la vie des grandes vedettes déploie ses fastes.

Juliette Cabana

WILLIAM HAADE

(*Suite de la page 11*)

l'étroite charpente d'acier et il fallut beaucoup d'éloquence pour convaincre Wiliam Haade d'accepter ce rôle. Il était certain que c'était plutôt ridicule, jusqu'au moment où il s'aperçut que Geddes était réellement sérieux.

Sa bravoure mérite certainement une mention particulière .

Le soir du 28 juin 1936, lors de la bataille Schmelling-Louis, une vieille maison s'effondra dans le Bronx, ensevelissant plusieurs personnes, dont la plupart trouvèrent la mort.

William Haade, l'homme de fer, donna alors un exemple de son courage et de son énergie. Pendant vingt-cinq heures, il travailla parmi les ruines dans l'espoir qu'il pourrait retirer au moins une personne vivante. Malheureusement il ne restait que des cadavres.

Comme acteur il possède les mêmes qualités qui ont valu les plus grands honneurs à Victor McLaglen en 1935. Mais par-dessus tout il est une personnalité nouvelle. Il ne peut être comparé à personne soit à l'écran soit sur la scène.

La compagnie Warner Brothers a donné à William Haade, l'ancien ouvrier, le rôle important de Chuck Mc Graw dans le film « *Kid Galahad* », qui mettra en vedette Edward G. Robinson et Bette Davis. Monsieur Haade joue le rôle d'un champion poids lourd. Admirateur sincère de Jack Dempsey, pour cette seule raison je suis persuadé qu'il a aimé son premier rôle à l'écran.

Christo Christy

•

■ Un expert hollywoodien, Ruth Pursley, affirme que la couleur des cheveux importe peu, aujourd'hui, dans le choix des nouvelles vedettes. « Il suffit d'avoir du talent », dit-elle. Et auparavant, ce n'était pas nécessaire ?

RONALD COLMAN

JOEL McCREA

FERNAND GRAVEY - GRAVET

Jany Holt

Avec "*Beethoven*", elle a fait un grand pas vers la célébrité. C'est pourquoi elle fut choisie pour un rôle important dans "*Courrier-Sud*", aux côtés de P.-R. Willm.

JEAN HARLOW

Jean Harlow, la jeune actrice dont on admirait si souvent les cheveux d'or et la taille superbe sur tous les écrans du monde est morte, le 7 juin dernier, d'urémie dans un lit d'hôpital. Elle n'était âgée que de 26 ans. William Powell, l'inséparable compagnon de ses derniers mois à son chevet avec Mme Jean Bello, mère de la célèbre beauté blonde.

Sitôt qu'il apprit que tout était fini, William Powell quitta en sanglotant la chambre de la défunte, pour rencontrer à la porte Warner Baxter qui, silencieux et triste, attendait des nouvelles.

La mort de Jean Harlow, si rapide et si inattendue, stupéfia Hollywood. Dans plusieurs studios, où elle avait déjà joué, on cessa de tourner pour garder le silence, durant plusieurs minutes en signe de deuil. L'éblouissante actrice cherchait tant, en dépit des tragédies qui assombrirent sa vie, à rendre ses amis heureux que sa mort a fait un vide immense dans la société qu'elle fréquentait.

Jean Harlow s'était mariée trois fois. Elle ne fut pas heureuse. Elle épousait en 1929 Charlow McGrew, sportsman de Chicago. Elle était alors jeune de seize ans. Il y a quatre ans, elle accordait de nouveau sa main à Paul Bern, une autre célébrité de la ville du film. L'on découvrit un matin le cadavre de Bern, avec une balle dans la tête et tenant encore dans sa main, crispée par la mort, un révolver. L'année suivante, Jean Harlow épousait encore un cameraman, Hal Rosson.

Jean Harlow était née le 3 mars 1911, à Kansas City. Elle était la fille du Dr et de Mme Mont C. Carpenter. Tous ses camarades de travail s'accordaient à reconnaître en elle un « copain ». Elle était une maîtresse de maison charmante. Elle adorait cuisiner, nager. Elle avait aussi une imposante collection de disques phonographiques et de nombreux fox-terriers. Elle jouait surtout les femmes impétueuses, auxquelles rien ne résiste, et elle avait tendance à donner dans le vulgaire. Lorsque la maladie la frappa, elle était à tourner avec Clark Gable un film dont le titre devait être « *Saratoga* ». Elle avait cette fois-ci un rôle plus raffiné, dont au dire de ses camarades, elle se tirait avec bonheur.

DANS LES STUDIOS AMERICAINS

■ Samuel Goldwyn a décidé de ne produire que des films en couleurs. Cette décision poussera peut-être les autres producteurs à en faire autant. On prévoit qu'avant trois ans les films en blanc et noir seront très rares, aussi rares que les films muets.

■ On adaptera à l'écran, à Hollywood, une des œuvres les plus amusantes du regretté Alfred Savoir : « *La huitième femme de Barbe-Bleue* ». Cette pièce fut créée en 1924 à Paris. Les deux principaux personnages sont John Brown, un Américain milliardaire plus adroit en affaires qu'en amour, et Mona, une séduisante petite Française, vive, intelligente, spirituelle. Le rôle de Mona sera tenu par Claudette Colbert.

■ Tout pour l'art ! Voilà ce que vient de découvrir à ses dépenses Barbara Stanwick. Dans une des scènes qu'elle avait à interpréter dans « *Internes Can't Take Money* », elle devait boire un bol de lait. Or, Barbara a horreur du lait ! Elle absorba cependant ce breuvage exécré. Et le plus cruel de l'histoire, c'est qu'elle devait le faire avec grâce, alors qu'elle avait plutôt envie de jeter son obl au nez du metteur en scène. Et pendant ce temps, ce grand escogriffe de Joël Mac Crea, pour comble d'infortune, lui faisait, hors du *champ*, mille singeries pour la faire rire, alors qu'elle était tentée de griffer !

■ Les acteurs font bien leur possible pour mettre beaucoup de passion dans les scènes d'amour ; mais ce n'est pas toujours facile C'est ainsi que Kay Francis se trouvant un jour dans les bras de George Brent, celui-ci lui disait avec le plus grand sérieux : « Chérie, regarde dans mes yeux et tu y verras la preuve de mon amour ! » Mais la belle artiste partit d'un fou rire. Par-dessus l'épaule de son amoureux occasionnel, elle venait d'apercevoir un employé du studio qui mâchait à pleines dents une grosse chique de tabac. Le contraste était si frappant que Kay Francis rata complètement la grande scène de passion.

■ Le véritable prénom de Bing Crosby est Harry. C'est un homme aux nombreuses activités. Chanteur (?), acteur (?), dompteur de chevaux, éditeur d'un magazine, fabricant de disques de phonographe, il a à son service une soixantaine de personnes. Bing Crosby naquit à Tacoma, le 2 mai 1904.

■ Le prochain film de Simone Simon : « *Danger — Love at Work* », production 20th Century-Fox. Ce sera une comédie légère.

■ Gloria Stuart est actuellement en vacances à Honolulu avec sa mère. Elle a quitté Hollywood immédiatement après avoir terminé « *Escape From Love* ».

ACTIVEZ LA BILE DE VOTRE FOIE –

et vous vous lèverez le matin plein de vigueur

Votre foie doit sécréter chaque jour deux livres de bile dans vos intestins. Si la bile n'est pas assez abondante, les aliments ne se digèrent pas; ils se décomposent dans les intestins. Les gaz s'accumulent dans votre estomac. Et c'est la constipation. Votre organisme s'intoxique. Conséquences : vous vous sentez lourd, abattu et le peau-rouge vous envahit.

Il ne suffit pas toujours d'agiter les intestins pour décruire le mal. Il faut en même temps s'occuper du foie. Ces bonnes Petites Pilules Carter pour le Foie feront sécréter ces deux livres de bile et vous remettront en forme. Doucement et sans aucun danger, elles permettent à la bile de s'épandre. Elles font le même travail que le calomel mais elles ne contiennent ni calomel ni mercure. Demandez les Petites Pilules Carter pour le Foie ! N'acceptez aucun succédané. 25c.

Ne Souffrez Plus !

LE

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les **déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête,** les **reins ou les aines, etc.**

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher, près Bernard
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
Montréal, P.Q.

19½ v. d'Étoffes à Robe: $2.98

Véritable soie fugi, imprimé, broadcloth, guingan. Solde générale de fabrique. Longueur, 3½ à 4 verges. Nouveaux pattons d'été. Valant jusqu'à 75 cents la verge. 19½ verges $2.98. Livraison C. O. D. Quelques cents d'affranchissement. Satisfaction ou garantie de remboursement. Textile Mills, Dépt. 55, Montréal.

"LES RONDS DE CUIR"

QUI PASSERA SUR L'ECRAN DU SAINT-DENIS, EN JUILLET

DISTRIBUTION

Lucien Baroux .. .. .. *Lahrier*
Larquey .. .. *Le conservateur*
Signoret .. .. *M. Soupe*
Josette Day .. *Mme Chavarax*
Saturnin Fabre .. .. .. *Letondu*
Roger Duchesne .. .. *Chavarax*

Lahrier était employé au ministère des Dons et Legs, mais il ne prenait pas son métier au sérieux. D'abord, il avait horreur d'aller au bureau et, ensuite, il était en dehors du ministère par une carrière dans laquelle il réussissait petit à petit et il attendait que cette réussite fût complète pour abandonner sa place dont il était prisonnier uniquement à cause des appointements. Hélas ! il ne pouvait pas s'en passer. Lahrier était ami de la femme d'un de ses collègues et au plus mal avec M. Soupe, son voisin de bureau. Il était tellement mal avec ce dernier M. Soupe, que celui-ci s'était mis à le haïr, mais il le haïssait douceureusement. Lahrier, qui travaillait une revue au bureau, alla jusqu'à recevoir les artistes de sa revue, jusqu'à les faire répétrer au milieu de ses dossiers. Il avait même un piano miniature pour les accompagner ; de jolies femmes venaient exhiber leurs dessous et lever la jambe : tout ceci exaspérait M. Soupe. Il manifestait un dédain des plus vifs en voyant les femmes envahir le bureau. Il haussait les épaules, il se bouchait les oreilles lorsqu'elles fredonnaient un refrain et, quand elles étaient parties, il ne ménageait pae ses ricanements et ses moqueries à Lahrier.

GINETTE GAUBERT — Photo Ace

— Pour quoi prenez-vous notre bureau ?

— Mais pour un endroit fort convenable, disait Lahrier.

— On ne le dirait pas.

— Au moins cela sent bon quand elles sont là.

— Je ne trouve pas.

— Oui, fit Lahrier, vous aimez mieux les mauvaises odeurs.

La vérité était que M. Soupe empoisonnait. A la base même de la haine de M. Soupe, il y avait un complexe de jalousie, et celui-ci ameutait tous les collègues, les faisait assister aux débordements de M. Lahrier et il fit naître un scandale dont il alla porter lui-même l'écho au directeur. Si vous pensez qu'en même temps on montrait dans ce bureau un fou, M. Letondu ; dont l'unique passion était la chasse à courre, un fonctionnaire qui passait son temps à jouer aux courses, d'autres qui jouaient aux cartes et le directeur lui-même qui ne pouvait résister au sexe faible, vous pouvez vous figurer quelle était l'atmosphère de ce lieu et l'ahurissement du brave conservateur du musée de Vannes-en-Bresse, qui débarqua là un beau matin à la recherche d'un dossier introuvable, bien entendu. Il se mit dans une colère folle, parla de se plaindre au ministre, mais M. Lahrier répondait avec une politesse qui exaspérait le visiteur. Certaines scènes dépassaient l'imagination. Par exemple, celles où M. Soupe faisait son ménage dans le bureau, sa cuisine et sa toilette. On devine les réflexions que de pareilles occupations soulevaient de la part de M. Lahrier. L'employé, qui n'était pas un modèle du tout, ne se contentait pas d'être au mieux avec la femme d'un collègue, il était aussi amoureux de sa vedette de sa revue, ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs d'enlever la sœur de la femme de son directeur le soir même où elle lui avait été présentée. Cette fois, il avait été trop fort ; sa démission était inévi-

table. Il rentra à son bureau, fit une belle lettre et alla la porter à son chef. M. Soupe le regardait avec un sourire de triomphe. Il croyait que Lahrier était ennuyé. C'était le contraire.

— Enfin, disait ce dernier, je vais pouvoir vivre maintenant.

— Vous ne viviez donc pas jusqu'ici ? dit M. Soupe.

— Non, monsieur Soupe, il était difficile de vivre à vos côtés.

Et Lahrier se mit à jeter les dossiers poussiéreux en l'air et, comme le conservateur du musée de Vannes-en-Bresse était là, il reconnut avec émotion le dossier relatif au legs Kuibolle, qu'il désespérait de retrouver jamais. Et le contentement du fonctionnaire n'avait d'égal que sa stupéfaction de voir une homme qui avait la même profession que lui, heureux de quitter l'administration à laquelle il était si fier, lui, d'appartenir. Cette administration était sa vie, sa raison d'être Mais Lahrier s'en moquait ; il partait vers une haute destinée, vers le succès, et nous nous réjouissons tous avec lui. M. Soupe reste au milieu de ses dossiers.

CE QU'ON TOURNE A PARIS

■ « *L'Appel de la Vie* », production A. C. E. Cette œuvre dramatique écrite par Ralf Vanloo et Georges Neveux est interprétée par Victor Francen, Suzy Prim, Renée Devilliers. Daniel Lecourtois, Mady Berry et Robert Arnoux.

■ Jean Gabin sera le principal interprète de « *Gueule d'Amour* ». Les extérieurs seront tournés à Orange et le reste dans un studio parisien.

■ Marcelle Chantal fait de l'aviation. Elle vient d'acquérir un petit appareil et elle prend des leçons de pilotage. D'ailleurs, elle n'est pas la seule française à « courir vers les étoiles ». Marie Glory, Germaine Aussey, Marguerite Moreno, Joséphine Baker, Gaby Morlay possèdent leur brevet de pilote. Il existe même un club pour les artistes de cinéma aviateurs.

■ Georges Rigaud est célibataire ; il a vingt-huit ans... Jean-Pierre Aumont est fiancé à Blanche Montel qui fut mariée à Henri Decoin.

■ Janine Crispin a tourné dans « *Deuxième Bureau* », « *La Chanson de l'Adieu* », « *La Guerre des Valses* », « *Le Secret de Polichinelle* » et « *Les Réprouvés* ».

■ On nous annonce que Germaine Roger est actuellement aux Etats-Unis ; espérons que la belle et jeune artiste ne manquera de venir voir ses amis du Canada ; ils sont nombreux. Les principaux films de Germaine Roger sont « *Une Faible Femme* », « *Trois de la Marine* », « *La Mascotte* », « *Jacques et Jacote* ». Dès son retour en France, elle commencera un film d'amour et de chanson : « *La Fille de Madelon* ».

■ Une fort amusante comédie que nous verrons avant peu : « *Choc en retour* ». La distribution comprend plusieurs comédiens qui en assurent d'avance le succès : Jeanine Crispin, Monique Rolland, Ginette Leclerc, Michel Simon, René Lefèvre, Raymond Cordy.

■ « *Haute Trahison* », tel sera le titre du nouveau film que prépare Max Glass et qui sera réalisé en version française et en version anglaise. « *Haute Trahison* » retracera la vie du Colonel Redl qui fut, en 1913, un des chefs de l'Etat-Major autrichien et qui livra aux Russes le plan de mobilisation de l'Empire autrichien. C'est le grand artiste Conrad Veidt qui incarnera le Colonel Redl, sinon dans les deux versions, du moins certainement dans la version anglaise.

MAURICE ESCANDE, que l'on verra dans "La danseuse rouge", avec Vera Korène.

Cette image est extraite de "*L'appel de la vie*". Les autres interprètes : Suzy Prim, Robert Arnoux, Daniel Lecourtois et Mady Berry.

ANN SHERIDAN (en haut, à gauche)

■

ROSALIND MARQUIS (à droite)

■

PATRICIA ELLIS (ci-dessous)

LA PAROLE EST AUX SPECTATEURS

AVIS — Nous regrettons d'apprendre à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices ! que l'ami Prosper n'écrira pas sa chronique du " Film " d'août et peut-être de septembre. Il vient de partir pour la France où il rencontrera quelques grandes vedettes du cinéma français. Souhaitons-lui bon voyage !

■

Au Son des Guitares. — *Moi, M. Prosper je trouve que si Tino Rossi avait autant de « pep » pour jouer son rôle qu'il a d'âme dans sa voix sans pareille lorsqu'il chante, ce serait presque surnaturel. Pauley et Azaïs sont épatants. Voulez-vous dire à Nita Raye qu'elle a toute mon admiration, car sa belle silhouette me provoque énormément. J'ai appris que Pauley était mort ; est-ce vrai?* Henri L. (St-Joseph de Beauce)

N'en demandez pas trop à un chanteur qui débute au cinéma. Avec le temps et l'expérience Tino Rossi assouplira son jeu . . . et alors vous serez comblé car, en effet, ce sera quasi surnaturel ! Je vous crois que Nita Raye a du « sex-appeal ». N'en rêvez pas trop. Pauley est toujours gras et regorge de santé. C'est son confrère Berley qui est mort. Un bel artiste trop tôt disparu.

■

Le vagabond bien-aimé. — *Maurice a toujours su me plaire par son sourire et sa gaieté. Une petite demoiselle me dit qu'il en perd. Maurice est toujours le même et sera toujours pour moi le plus grand acteur français . . . avec le plus grand sourire. N'est-ce pas, M. Prosper?* Claire L. (Montréal)

Bien entendu. il ne faut pas oublier le sourire de Joe E. Brown qui, lui, bat tous les records. Pour le reste vous avez raison. Maurice est le charme français dans ce qu'il a de mieux. de franchement gai. Dites à votre petite amie qu'elle ne doit pas être tout à fait sincère dans son jugement. Peut-être est-ce par dépit qu'elle fait la grosse bouche au gentil Maurice, Ou peut-être votre amie ne sait-elle pas sourire. Ça c'est grave, et je la plains de tout mon cœur. J'ajoute que j'ai un cœur, petite Claire . . .

Les Réprouvés. — *J'ai beaucoup aimé Pierre Mingand dans le dôle de l'officier. Voilà un acteur qu'on devrait voir plus souvent. Il est, jeune, il est beau et il joue avec vigueur... sans affectation. La scène de la morsure par le scorpion m'a donné des frissons. C'est du bon cinéma. J'ai moins aimé Jean Servais. Il me semble fait pour des rôles d'un autre genre. Humble opinion, je vous assure, M. Prosper.*

Lucienne B. (Montréal)

Pourquoi, humble opinion ? Quoi ! auriez-vous peur de Prosper ? Je ne suis pas le méchant gros loup qui mange les petites filles. Un bon point pour Mingand qui, en effet, va être revu beaucoup plus souvent. Son succès récent le classe parmi les vedettes populaires. C'est curieux, j'ai trouvé que Servais était content de jouer un rôle de soldat « mauvaise tête ». Opinion... Lucienne... et toute aussi humble que la vôtre.

■

L'Homme sans cœur. — *Je place Pierre Renoir avec Roger Karl au premier rang des artistes d'expression dramatique. Ces deux hommes incarnent la force brutale, virile, qui ne se laisse pas abattre. Ce sont des acteurs puissants qui valent bien mieux que les petits freluquets romantiques qui ne savent que roucouler des mots d'amour à leur belle. On a mis Pierre Renoir en vedette et l'on a bien fait. A quand le tour de Roger Karl ?*

Marcelle L. (Sorel)

Oh ! oh ! vous n'aimez pas les petits freluquets. J'ai peur de vous répondre, car je ne pèse que 137 livres ! Roger Karl a déjà eu la semi-vedette de plusieurs films. Probable qu'il en tournera un dont il aura la vedette entière. Pour l'instant il se contente de jouer des rôles épisodiques mais les jouer bien. Ça vaut mieux que des grands rôles joués... à la manque.

SYBIL JASON

César. — *On ne dira jamais assez de bien d'un tel film. Quelle leçon de morale ! Voilà un film qui laisse quelque chose, une impression vivante de force, de santé morale et une inspiration. Le souvenir de ce film et des scènes entre Fanny et son fils me poursuivra longtemps encore. Cependant je trouve que le jeune Fouché n'est pas tout à fait à la hauteur. Sans doute aux côtés de Demazis, Raimu, Fresnay... la tâche est difficile. A part ce petit détail... remarquez que ce n'est pas une critique... Le film est merveilleux sans le moindre reproche.* Dr Camille D. (Montréal)

Merci, Docteur ! Je suis heureux de constater que ma rubrique vous fournit l'occasion d'exprimer votre pensée sincère. Revenez souvent. Soyez sans crainte, et ayez votre franc parler. Je suis ici pour cela. Exact quant à Fouché. Pour un pareil rôle cependant je trouve que ce jeune homme débute de belle façon.

■

La Méprise de Mme Vidal. — *C'est dommage ! Beaucoup de gens n'ont pas eu l'air d'apprécier la finesse exquise du spirituel dialogue de ce film si différent. Boucher est insurpassable dans ce genre de rôle et Elvire Popesco impayable. Est-ce à dire que les Canadiens français n'entendent rien aux mots d'esprit ou à l'esprit tout court ?*

Françoise B. (Montréal)

Vous n'êtes pas tendre pour vos compatriotes. Au contraire, je crois que ce film a été goûté au possible. Peut-être jugez-vous rapidement sur une ou deux impressions regrettables dont on vous a fait part. L'esprit... il existe encore plus de gens qui l'apprécient qu'il en est qui peuvent en faire... et du meilleur. Seulement il en faut pour tous les goûts et c'est pourquoi plusieurs personnes se sont méprisent sur la « Méprise » de la belle Mme Vidal.

■

Un grand amour de Beethoven. — *Beau film, belle musique... mais pourquoi toujours Harry Baur ! Comment pouvez-vous imaginer une jolie fille comme Annie Ducaux toute énamourée du gros homme... si grand génie serait-il ? Ah ! si Beethoven avait été joué par Georges Rigaud, par Pierre Richard- Willm... cela aurait été si beau, si palpitant. Les scènes d'amour avec Beethoven et Annie Ducaux n'ont pas l'air bien vraies. Qu'en pensez-vous ?*

Rolande B. (Youville)

Comme vous ! C'eut été bien plus beau mais contraire à la vérité historique. Que voulez-vous, Beethoven n'était pas beau ! Et puis, les femmes n'aiment-elles que les beaux garçons ? Les autres alors... vont-ils se pendre. Prenez patience, Rigaud et Willm vont vous revenir bientôt dans des films avec de l'amour tout plein. Et ce sera beau, et Rolande sera contente. Tant mieux pour vous, petite femme au grand tempérament.

Monsieur Prosper

TYRONE POWER Jr.

■

■ Après « *Double crime sur la ligne Maginot* », Victor Francen sera la vedette de trois productions entièrement différentes : « *J'accuse* », mise en scène par Abel Gance, « *L'Amour du monde* », film sur la science, réalisation de Marcel L'Herbier, et « *Tamara la complaisante* », pour Félix Gandéra.

■ Nous avons parlé du seul film français qu'Annabella interprétera cette année. C'est « *La citadelle du silence* », qui, en dépit de son titre, est bien un film parlant. Parmi les autres interprètes : Pierre Renoir, Bernard Lancret, Pauline Carton, Marguerite Pierry, Mary Berry, Jean Périer, Alexandre Rignault, Pierre Larquey, Alcover, etc.

■ On a commencé à tourner, en Vendée maritime, les principales scènes de « *Jean-François de Nantes* », d'après l'émouvant roman de Henry Jacques. C'est Albert Préjean qui tient le premier rôle.

■ Une récente statistique a établi que sur chaque million d'habitants, l'Italie possède 107 cinémas, l'Angleterre 102, la France 100, la Russie 80, l'Allemagne 72. L'Italie viendrait donc en tête pour le nombre de cinéma en proportion de sa population.

■ C'est dans le Midi de la France que furent prises les plus belles scènes de « *Les hommes de proie* », avec, comme interprètes principaux, Jeanne Boitel, Jean Galland, Jean Max. La musique est du compositeur Yatove.

Une scène de "*Merlasse*" dont la distribution comprend des noms peu connus mais excellents : Henri Poupon, Jean Castan, André Pollac. C'est un film du génial Marcel Pagnol.

Un grand film : "*L'appel du Silence*", avec Jean Yonnel, Pierre de Guingand, J. Francell, Alice Tissot.

Des minutes de franche rigolade : "*MM. les ronds de cuir*". On reconnaît ici Saturnin Fabre, Larquey, Lucien Baroux. Arletty y joue un rôle important.

▼

Une œuvre de Balzac portée à l'écran : "*Le faiseur*", avec Pauley et une excellente troupe d'artistes.

"*Coup de Mistral*" fut tourné sous le beau ciel de Provence. Les vedettes : Fortuné et Pierre Calamant.

▼

Pour les belles jambes de Mistinguett, il faut voir "*Rigolboche*". Jules Berry, André Lefaur, Mady Barry, André Berley.

■ ■ ■

La charmante Suzy Prim et Noël-Noël dans "*Moutonnet*". Les autres interprètes : Michel Simon, Janine Crispin et Paul Azaïs.

"*Les mariages de Mlle Lévy*". Yvette Lebon, Pierre Mingand, Léon Bélières et Charles Lamy.

"*La Loupiote*" comporte des scènes d'une belle intensité dramatique. On y verra Suzanne Risler, Lucien Galas, Larquey, Pizani, Serge Grave, Jeanne Fusier-Gir.

CES QUELQUES FILMS PASSERONT AU THEATRE ST-DENIS, AU COURS DE JUILLET

PHOTOS FRANCE-FILM

Votre beauté, Mesdames...

Pour avoir de Beaux Yeux

Si jolie que vous soyez, votre sourire pourra être ravissant, vos traits divinement modelés, votre silhouette sans défauts, toujours subsistera une impression de vide, d'imperfection si vos yeux manquent de charme ou d'expression. Il n'est pas nécessaire d'avoir de grands yeux brillants comme ceux de Jean Harlow ; souvent, en effet, une lueur douce, chatoyante, plus discrète est encore plus attirante ; Myrna Loy, Eléonor Powell, Janet Gaynor en sont de remarquables exemples. Malheureusement, il n'est pas aussi aisé d'arranger ces indispensables compléments de la beauté pour les amener à leur effet le mieux réussi, que de se farder, ou de voiler habilement quelque imperfection du visage. Néanmoins, des produits judicieusement appliqués et une vigilance de tous les instants peuvent donner d'excellents résultats.

Il est évident que la santé a une importance considérable dans l'aspect des yeux. Êtes-vous fatiguée ? Ils seront ternes et tristes. Êtes-vous en bonne santé ? Ils brilleront gaiement. Dans les miroirs se reflètent ainsi toutes les nuances de votre humeur : Avez-vous un sujet de mécontentement ou de colère ? Ils deviennent sombres, les sourcils se froncent. Êtes-vous, au contraire, de bonne humeur ? Chacun s'en apercevra aussitôt par cet intermédiaire. Vous voyez donc que sans autres soins, il vous est loisible d'influencer considérablement l'aspect et l'intensité de vos regards. Trop souvent hélas, on néglige ces auxiliaires si importants ; le résultat de cette négligence, c'est, outre la myopie, la presbytie et tant d'autres déformations, une diminution sensible de ce qui vous fait paraître plus jolie. Ne prêtez-vous pas attention à l'état de vos fenêtres ? Evidemment si, que ce soit pour regarder, ou être regardée, il convient qu'elles soient claires, sans une ombre quelle qu'elle soit. Il en va de même pour vos yeux, ou plutôt il en devrait être de même. Un bain quotidien leur donnerait une meilleure vision, aussi bien qu'un plus joli aspect.

Il est évident tout aussi bien, que pour une star, encore plus, peut-être que pour vous, les yeux sont de toute première importance. Elles expriment souvent plus de choses par un simple coup d'œil que par le geste le plus expressif. Nous pouvons donc sans crainte aller chercher auprès d'elles des conseils « éclairés ».

Examinons le cas de Janet Gaynor. La charmante vedette personnifie admirablement « l'ingénue ». Elle emploie fréquemment la pince à épiler les cils ; en diminuant la densité, les accentuant avec une légère touche de crayon « ad hoc », et les prolongeant jusqu'au coin des yeux. Elle ombre aussi ses paupières, mais avec une prudence plus attentive.

Pour Myrna Loy, aux magnifiques yeux en amande, si vous avez la chance d'être semblablement pourvue par la nature, imitez sa manière : c'est-à-dire, accentuez la courbe des sourcils, grâce à un usage habile du crayon et de la pince. Cette courbe devra être plus marquée sur le côté extérieur des yeux, et relativement assez haute en son centre.

Seule une femme au type exotique assez marqué, comme celui de Dolorès del Rio, par exemple, peut se permettre d'ajouter aux divers autres procédés une ligne artificielle au-dessus des sourcils, et une autre au-dessous des yeux, encore faut-il que ces touchés soient très légères. Pour les blondes, ces questions sont d'importance primordiale : Mary Carlisle et Ann Harding emploient modérément la pince et prêtent à juste titre une grande attention au « crayon », qui ne doit jamais être d'un noir accentué, mais au contraire d'un brun très clair. Il s'agit non, en effet, de créer un contraste violent entre les yeux et le reste du visage, mais d'harmoniser. Una Merkel, comme vous avez pu le voir dans ses films, prolonge ses sourcils presque jusqu'à la base du nez par un coup de crayon hardi ; ses yeux étant bleus, c'est une ombre de même nuance qu'elle choisit légère dans la journée, plus marquée le soir, pour l'éclat trop crû des lumières, sous les éclairages modernes, une touche argentée contribue à lui donner un délicieux aspect.

ROSALIND RUSSELL possède une beauté "en petits pots" qui l'accompagne dans ses voyages. Ça permet de rester photogénique en tous lieux.

LA BOITE AUX LETTRES

Nelson. — Nous verrons sûrement votre Jean Murat dans « *L'homme à abattre* », qui est la suite des « *Loups entre eux* ». Mais je ne puis vous dire à quelle date le Saint-Denis le mettra à l'affiche. — Nelson Eddy et Jeanette MacDonald tourne un film dont le titre n'est pas encore connu. Nous vous en parlerons bientôt.

Espionne aux yeux noirs. — Qui espionnez-vous comme ça ? Pourvu que vous ne passiez sous le feu de nos valeureuses gardes indépendantes ! — Kay Francis est née Katherine Gibbs, à Oklahoma City, le 13 janvier 1905. Taille : 5 pieds 5 pouces ; cheveux châtains et yeux bruns. Elle étudia au couvent des Saints-Anges, à Fort Lee et à l'école de l'Enfant-Jésus, à New-York. Débuta au cinéma en 1929 après quelque temps au théâtre. Elle a tourné dans près de quarante films. Célibataire, mais on la dit fiancée à un scénariste anglais.

Admiratrice. — Le « jeune et gentil garçon » qui interprètait le rôle de Max dans « *Les loups entre eux* » est Bernard Lancret ; il est célibataire et il habite Paris, 87, bld Saint-Michel. Sa photo a été publiée maintes fois ici.

F. L., Québec. — Je ne réponds jamais par lettre. — Nous reverrons Danielle Darrieux dans « *Port-Arthur* ». Vous savez qu'elle ira tourner à Hollywood à l'automne. Le titre de ses premiers films américains n'est pas encore connu — Son adresse à Paris, 92, boulevard Suchet (16e).

Titi. — C'est pas compliqué et ça dit ce que ça veut dire ! — Eve Francis, 29, rue de Ponthieu, Paris (8e) ; Junie Astor, 5, rue du Laos, Paris (7e).

Lectrice de Rosemont. — La photo de John Boles (que vous avez baptisé John Bull) a paru il y a quelques mois dans *Le Film*. Je regrette que nous n'ayons pu nous rendre plus tôt à votre demande.

Albert M. — Je n'ai pas l'âge exact d'Annabella ; mais est-ce bien nécessaire pour l'admirer à l'écran ? — Annabella est mariée depuis trois ans à Jean Murat. Le seul film français de cette artiste, en 1937, est « *La citadelle du silence* » ; elle a plusieurs engagements pour tourner à Londres et à Hollywood. Ce film ne passera pas avant le mois de septembre. Son adresse : 20, rue Nungesser-et-Coli, Paris (16e).

J. P. Desjardins. — Copiez-moi cent fois : On ne répond pas par lettre ! — Voici maintenant les adresses demandées : Constant Rémy, 45, avenue Junot, Paris ; Danielle Darrieux, 92, blvd Suchet, Paris.

Petite française. — Le climat de la Californie est sans doute fort agréable mais quand on y crève de faim, ça manque de charme. Alors, restez chez vous, sur les bords de l'Outaouais !

Un mineur. — Vous en avez frappé une veine ! Je ne puis évidemment pas vous donner un extrait de « *Way Down East* ». D'abord parce que je n'ai pas le texte du scénario et ensuite parce que ce serait trop long. Au revoir.

J. G., Montréal. — Pas de réponses par la poste. — Jean Servais, 36, avenue Junot, Paris ; Jean-Pierre Aumont, 195, bld Malesherbes, Paris.

Entre curieux. — « *A Message to Garcia* » étant passé depuis assez longtemps, nous ne pouvons publier une scène de ce film. Pour vous consoler, voici l'adresse de John Boles : 20th Century-Fox, Hollywood.

LE CHANTEUR ALIBERT

Dans notre prochain numéro, nous publierons une interview que le populaire chanteur Alibert a bien voulu accorder au "Film". On y lira quelques détails intéressants sur la carrière de cette vedette de la chanson.

Alphontino. — Bobby Connolly est un maître de ballet et de chœur. C'est lui qui, depuis 1933 surtout, dirige les ensembles des grands films. Par exemple : « *Take a Chance* », « *Sweet Adeline* », « *Colleen* », etc. — George Raft est né à New-York, d'une famille italienne, mi-française. Il a dansé dans les boîtes de nuit, les théâtres, et est ensuite devenu acteur, sur la scène d'abord et au cinéma. Raft est célibataire.

Coryse et Suzel. — Ils ne manquent pas d'originalité, vos pseudos ! — Rosalind Russell est née à Waterbury (Conn.), où son père était avocat ; sa mère est directrice du grand magazine *Vogue*. Rosalind a beaucoup voyagé, étudié la littérature et la philosophie. Pendant quelque temps, elle fit partie d'une troupe théâtrale, puis la M.-G.-M. lui offrit un contrat. Ses principaux films : « *Evelyn Prentice* », « *West Point of the Air* », « *China Seas* », « *Under Two Flags* », « *Trouble For Two* », etc. (Voyez sa photo dans une autre page du *Film*. — Maurice Escande est né natif de Paris mais, très jeune, il suit son père en Indochine puis en Chine. Revient à Paris pour entrer au Conservatoire. C'est la guerre. Blessé, il reçoit la Croix de Guerre. Rentre au Conservatoire. Six ans au Français ; puis il démissionne. Joue sur les grandes scènes. Quelques films muets, puis au parlant près d'une quinzaine de productions diverses.

Un lecteur assidu. — Je vous félicite, monsieur, de votre bon goût ! — Oui, Marcelle Chantal et Pierre Blanchar sont mariés ; la première le fut quelque temps avec le banquier Jefferson-Cohn. Quant à Blanchar, il a une gentille femme, qui fit du théâtre, et deux enfants.

Rose-Marie. — En plus de « *Rose-Marie* » et de « *Naughty Marietta* », Nelson Eddy a tourné dans « *Broadway to Hollywood* », « *Dancing Lady* » et « *Student Tour* ».

J'aimerais savoir. — Eh bien ! sachez que Bing Crosby ne figure pas dans ce film. — Steve Donohue est actuellement en Angleterre ; il n'est pas impossible cependant qu'il ait piloté des chevaux à Montréal vers 1920. Ecrivez à l'administration du parc Connaught.

Chi-chi. — Vous en faites du chi-chi, vous, pour dire « merci » ! — Comme je ne suis pas rancunier, je vous donne les adresses demandées : Raymond Rouleau, 45, avenue Paul-Doumer ; Jacques Maury, 19, rue Châteaubriand ; Josseline Gael, 9, rue Duhesme : tous à Paris. Gaby Morlay, 30, rue de la Tourelle, Boulogne-sur-Seine ; Edw. Feuillère, 21, rue Raynouard, Paris.

Louise. — Votre cuite pour Tino Rossi me semble toucher au fanatisme. Je regrette donc infiniment de n'être pas dans les confidences de ce monsieur. Vous me demandez des choses qu'il ignore probablement lui-même. Viendra-t-il à Montréal, ira-t-il à Hollywood ? Abandonnera-t-il le cinéma ?

Margot la brune. — Comme vous voyez, les réponses tardent un peu, malgré mon désir de plaire à des correspondantes aussi aimables que vous — *Le Film* est un magazine de *cinéma* ; il doit donc négliger un peu les chanteurs qui ne passent pas sur l'écran. — Vous avez raison : « *Club de femmes* » est un très beau film ; malheureusement, la censure s'est montrée sévère par endroits. Beaucoup de films : tel « *Hélène* », deviennent presque incompréhensibles à force d'être épurés ... — Au revoir.

Bella Magazzina ? — John Boles est né le 27 octobre 1900. Robert Taylor est encore célibataire ; je crois qu'il le restera longtemps : le choix est tellement grand ! A bientôt, pour Jean Servais. D'ailleurs, vous l'avez sans doute vu dans « *Les Réprouvés* ».

R. Fortin. — Pseudonyme et pas de réponse par lettre (bis). — Nous n'envoyons pas de photos. Stan Laurel est né le 16 juin 1895 ; Oliver Hardy, le 18 janvier 1892. Les deux à la Metro-Goldwyn-Mayer, à Hollywood. Jean Arthur, RKO Radio Pictures, Hollywood.

LE CURIEUX

"J'AI TOUJOURS UN SUCCÈS MERVEILLEUX AVEC LE BIJOU"

dit
MRS. E. WHITEHEAD
Hamilton, Ont.

RIEN de suprenant, Mrs. Whitehead! Des milliers de ménagères modernes ont fait la même découverte. Des essais réels prouvent que le nouveau Bijou se mélange plus vite, fait des gâteaux plus fins et plus légers, des biscuits plus tendres que les shortenings vraiment "coûteux"—même ceux à plusieurs cents de plus! Apprenez par vous-même pourquoi la vogue est au Bijou, le premier shortening de qualité supérfine, à prix raisonnable.

Mrs. Whitehead, 160 Hunter St. E., Hamilton, Ont., a raison. Un des principaux avantages du Bijou, c'est d'assurer toujours d'heureux résultats dans la cuisine et la pâtisserie.

Vous aimerez cette recette

GÂTEAU à CROÛTE CROQUANTE

2½ tasses farine à gâteaux tamisée ou 2 tasses et 3 c. à soupe farine de blé dur, ¾ tasse sucre granulé, 4 c. à thé poudre à pâte, ½ c. à thé sel, ½ c. à thé cannelle, ¼ c. à thé noix de muscade râpée, ¼ tasse Bijou, 2 œufs non battus, 1 tasse lait frais.

Tamisez ensemble la farine, le sucre, la poudre à pâte, le sel et les épices. Coupez-y le Bijou finement. Ajoutez les œufs et le lait; battez jusqu'à ce que le mélange soit lisse. Versez dans un moule graissé au Bijou et enfarinié, de 9 x 12 pouces. Recouvrez du mélange mietteux ci-dessous et faites cuire au four modéré, 350°, 40 à 50 minutes.

Mélange Mietteux

Mélangez ¾ tasse cassonade avec 4 c. à soupe farine, ½ c. à thé cannelle et ¼ c. à thé sel. Frottez-y ¼ tasse Bijou et ajoutez ¾ tasse noix hachées.

Mme. I. LaBelle,
Trenton, Ont.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI *à Swift Canadian Co., Limited, Dépt. F.J-1 Toronto, pour recevoir un exemplaire du livre de cuisine illustré du nouveau Bijou, intitulé "129 Recettes Primées". Envoyez 25c. ou le dessus d'un paquet de Bijou avec 10c. pour frais d'envoi.*

BIÈRE
BLACK HORSE
DAWES